

### III. L'OEUVRE LITTÉRAIRE

L'oeuvre littéraire d'André Léo est très vaste. Elle compte une trentaine de romans et quelques traités, où elle expose son opinion personnelle sur la société de l'époque, qui devient la vraie protagoniste de ses livres.

Tous les milieux sociaux qui la composent y sont représentés: de l'aristocratie à la bourgeoisie, du clergé au peuple opprimé.

Dans ses jugements André Léo est inflexible, catégorique: elle partage la société en deux, les bons et les mauvais, les généreux et les égoïstes, les simples de coeur et les intrigants. Entre ces deux camps, elle se range à coup sûr du côté des faibles, des simples, qu'elle va défendre de toute son ardeur.

Le lecteur ne sait pas rester indifférent à ses descriptions: il participe émotivement au récit, il juge lui aussi les événements, il se sent lui-même opprimé ou oppresseur selon qu'il s'identifie en tel ou tel personnage. Il est instinctivement porté à blâmer les hypocrisies, les bassesses, les intrigues et les tromperies de la classe au pouvoir, tandis qu'il se sent attiré vers la simplicité de vie du peuple, et en surtout des paysans. C'était en effet là le but que s'était proposé André Léo pour son oeuvre littéraire: il fallait impliquer directement le lecteur, afin qu'il se rangeât lui aussi du côté des opprimés, afin qu'il prit conscience de son propre état et qu'il luttât pour son émancipation. Un but di-

dactique et moralisateur, donc, qui se révèle même parfois trop évidemment.

L'œuvre littéraire étant ainsi conçue, les thèmes autour desquels se développent les actions de ses romans ne peuvent être que les questions qu'André Léo considère les plus importantes à résoudre pour rendre plus juste cette société. La condition de la femme, l'instruction obligatoire pour tout le monde, la politique oppressive, autoritaire et centralisatrice des pouvoirs monarchiques et religieux sont en effet les thèmes qui s'alternent dans ses romans. Mais, si généralement un seul de ces thèmes est approfondi dans un roman, toutefois les trois discours ne peuvent pas être rigide<sup>m</sup>ent séparés, de sorte qu'on peut facilement trouver dans une même œuvre des considérations sur tous ces thèmes.

### III.I. Le pouvoir

#### III.I.I. L'alliance entre les religions et les monarchies

André Léo pense que le besoin de croire a été généralement plus fort chez l'homme primitif que le désir de posséder une connaissance solide, scientifique. Ce serait pour cela qu'il voulut croire dans les religions.(1) L'imagination se

---

(1) Les idées d'André Léo sur la religion et sur les pouvoirs politiques sont tirées d'un traité composé par A. Léo en 1899, Coupons le câble, et, en partie, d'un autre livre, En chemin de fer, paru en 1898.

révélant souvent plus puissante que la réflexion et le savoir, agit en effet de manière que ces hommes, voyant l'ordre et la beauté de la nature et voulant en rechercher les causes, "ne dirent pas, simples qu'ils étaient, que l'ordre et la régularité n'existent dans la Nature que parce qu'ils sont les conditions de la vie; et que sans eux la vie ne pourrait pas exister";(1) ils crurent au contraire que cet ordre et que cette beauté n'étaient que le produit de puissances surnaturelles ou divines.

Ces hommes, trop faibles et trop ignorants, pensaient ne pas avoir le droit de croire en eux-mêmes; au contraire, ils étaient fascinés par l'idée de l'existence de divinités supérieures à eux, qui devaient avoir créé le monde et qui gouvernent l'univers. C'est pour cela qu'ils acceptèrent tout naturellement la tutelle des Dieux.

C'est là le coup mortel qui priva l'humanité de l'exercice de la raison et, par conséquent, des progrès qui devaient en dériver; elle s'en remit pour tout à Dieu. C'est par là que l'humanité n'exista plus que par ses "grands", car, concevant l'idée de l'autorité, elle accepta d'être gouvernée.

Cette autorité, que l'humanité permettait en matière religieuse, il ne fut pas difficile pour quelques hommes forts et habiles de s'en autoriser à leur tour dans le domaine de la po

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, Paris, A. Fischbacher, 1899, p.6.

litique. Ceux-ci se donnèrent des airs de dieu sur terre et prétendirent l'obéissance, qui flétrit l'intelligence et les sentiments naturels des hommes. La passivité et l'inertie du peuple étaient, et sont encore, écrit André Léo, les fondements de ces pouvoirs.

André Léo établit un rapport étroit entre ces deux pouvoirs, qui, dit-elle, se soutiennent l'un l'autre et qui profitent toujours, encore aujourd'hui, de l'ignorance du peuple. (I)Celui-ci, faute d'instruction, de réflexion, désormais sous le pouvoir puissant de l'habitude, n'ose pas s'unir en un front unique pour s'opposer et se substituer à ces souverainetés arbitraires, qui se croient désormais nos représentants naturels.

Ce n'est pas contre le christianisme seulement, mais contre toutes les religions, contre toutes les croyances qui font reposer leurs fondements sur l'établissement d'une hiérarchie ou de dogmes inexplicables d'après la raison, qu'André Léo se bat. Ce n'est même pas contre Dieu, qui, selon elle, n'existe pas; ceux qu'elle attaque, ce sont ceux qui se disent ses représentants et qui, pour cette raison, prétendent des honneurs et l'obéissance. Sa lutte est dirigée contre ceux qui condamnent l'homme à l'inactivité intellectuelle et mentale, c'est-

---

(I)A ce propos rappelons qu'André Léo avait écrit déjà en 1871 un article concernant les rapports entre la religion et le pouvoir politique: A. LEO, Le fétichisme, in "La République des Travailleurs", du 15 au 22 janvier 1871, n°2. Ici on le trouve aux pages 118-121.

à-dire contre ceux qui l'empêchent de penser et qui l'obligent à avoir foi en un Dieu inexplicable. Ainsi, l'homme est condamné à la misère perpétuelle. Cela se comprend bien; en effet, ayant confiance en un Dieu généreux et en un monde de justice et de paix après la mort, on se résigne plus facilement à la misère de cette terre. Les religions, en promettant toutes le bonheur dans l'au-delà, se montrent les complices des monarchies, dont elles respectent et favorisent le jeu. Les inégalités sociales sont par là admises et justifiées.

Le pouvoir religieux a tout de suite compris que le pouvoir politique fondé sur la monarchie, ou sur toute hiérarchie, pour suivait pratiquement les mêmes buts, et c'est pour cela qu'il en a permis la naissance et le développement. En effet, selon André Léo, c'est du pouvoir religieux qu'est né et a pris force le pouvoir politique fondé sur l'autorité. Dans Coupons le câble, elle en raconte schématiquement l'histoire, en expliquant que dès le début de l'histoire écrite on trouve des théocraties, où des hommes, se disant les porte-parole de dieux inconnus, créateurs et vivificateurs de la Nature, sont devenus des autorités, c'est-à-dire des prêtres qui gouvernaient un peuple entier, même si c'était par l'intermédiaire des rois, qu'ils choisissaient pourtant eux-mêmes et qui devaient faire respecter la loi divine. C'est ce qui s'est passé pour les temples de Thèbes, de Memphis, d'Eleusis, de Delphes et pour bien d'autres. En Egypte, les prêtres réglaient non seulement la vie publique des rois, mais aussi leur vie privée, et ils arri

vaient à nommer même les magistrats. En Inde, "la plus ancienne des sociétés connues", les prêtres "se disaient issus de la tête du premier des Dieux: Brahma. La classe des guerriers était sortie de ses bras; les commerçants, de ses cuisses divines; les agriculteurs, de ses jambes; et les classes viles et abjectes, faites pour les travaux serviles, de ses pieds."

(1) Autrefois gouvernée par les Brahmines, les nouveaux chefs de l'Inde sont des marchands anglais, (2) mais, grâce à la persistance de la religion, constate André Léo, il n'y a pas de différence entre la domination du prêtre et celle du monarque.

(3)  
C'étaient là des monarchies hiérarchiques, où le commandement et la servitude s'entremêlaient dans l'homme pour le salut de l'Etat et la gloire du chef: un même homme devait obéir à son supérieur et commander à son inférieur. De cette manière on perpétuait le système, parce que l'homme "inférieur" n'entendait pas égaliser tous les niveaux, au contraire, il faisait tout son possible pour arriver au plus haut degré de l'échelle du pouvoir. Ainsi faisant, commente André Léo, le peuple est toujours resté à sa place et il a toujours obéi, tandis

---

(1) A. LEO, En chemin de fer, Nancy, Impr. Nancéienne, 1898, p. 39.

(2) En 1877 la reine Victoria fut en effet proclamée impératrice des Indes.

(3) Cfr. A. LEO, Coupons le câble, op. cit., p. 16.

que c'est l'égalité la condition essentielle du bonheur des hommes, auxquels ne reste désormais que la possibilité de former des communes pour vivre démocratiquement:

Le peuple ne pourra s'entendre qu'en se groupant en de grandes familles, ou petites communes, qu'il gouvernera par lui-même aisément, associé par le travail et par la connaissance, dans la justice; relié par la vapeur et le télégraphe à tous les autres groupes de la même nation, de même qu'aux nations voisines.(1)

La Grèce et Rome, continue André Léo, ne connurent que le paganisme.

Les Dieux païens, représentant les forces de la vie, ne sont en réalité que de joyeux hommes, très proches de l'humanité... Ils prêtent leur aide aux héros dans l'embarras, sont amoureux des femmes, et mêlent volontiers les deux races...(2)

Ces Dieux avaient eux aussi leurs représentants dans les prêtres, qui "sont fonctionnaires de l'Etat, soumis à l'élection populaire, époux, pères et citoyens."(3)

Encore une fois, donc, le pouvoir politique était représenté par le pouvoir religieux.

Quand la religion païenne ne fut plus apte à contrôler le courant d'ordre établi, on voulut en fonder une nouvelle. Saül, devenu l'apôtre Paul, ressentit cette nécessité. "Sec, roide, net et violent, un jacobin", pour satisfaire les âmes

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., pp.14-15.

(2) A. LEO, Ibid., pp.16-17.

(3) A. LEO, Ibid., p.17.

déchues, il tourna à sa manière, dit André Léo, la religion des chrétiens qu'il persécutait. Jésus, le pauvre, n'a été que la victime innocente d'un complot ourdi contre l'humanité entière. Il n'était qu'un innocent sacrifié, comme il y en avait tant d'autres; prophète parmi les prophètes, crucifié parmi les crucifiés.

Ce sont ceux qui ont voulu fonder une religion sur les bases qu'il avait jetées qui sont critiqués par André Léo. Elle les accuse d'avoir utilisé ses principes pour leurs propres fins, pour étendre leur pouvoir et leur domination. Ils avaient bien vu que c'était là la religion qu'il leur fallait:

Il est hors de doute que la doctrine de Jésus convint à des prêtres pour établir une religion nouvelle sur la tradition biblique. Cette doctrine se prêtait non seulement aux sentiments plus élevés où le monde semblait vouloir se jeter, comme dans un refuge, et aux vengeances terribles du Dieu de la Bible, contre les coupables. Elle avait des ambiguïtés qui pouvaient donner lieu à de nombreuses interprétations. Et quant au merveilleux exigé pour toute religion extra-terrestre, quant au changement du prophète en fils de Dieu, le terrain était préparé depuis longtemps, par les incarnations fréquentes des Dieux Olympiens. Elle satisfaisait enfin la morale plus saine et plus sévère, importée de l'Orient par les philosophes d'alors; plus dogmatique et plus sombre, elle donnait aux chefs du mouvement un outil de gouvernement plus sérieux et toute l'autorité nécessaire à des réformateurs.(1)

Cette religion devint populaire surtout parce qu'on ressentait le besoin d'un peu d'ordre après les "orgies" et les "désordres" de l'Empire. Elle en fut la réaction compréhensible,

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.21.

et ses chefs eurent bientôt fait d'acquérir l'appui des Empereurs et des Rois. En effet, après quelques décennies de luttes et d'opposition, le pouvoir politique s'aperçut de l'intérêt qu'il avait à favoriser et à appuyer la diffusion de cette nouvelle religion. Constantin Ier accueillit alors le Christianisme "comme une force politique".(1)

D'autre part, l'Eglise était bien heureuse d'affirmer son autorité grâce à l'appui des pouvoirs politiques.

Depuis le baptême de Clovis, par exemple, les prêtres tenaient la France et ils ne la lâchaient plus.

L'alliance devenait parfaite. Désormais, on pouvait voir des rois incroyants, mais on n'en voyait point qui se dispensaient d'honorer et de défendre les prêtres et la religion. D'autre part, "l'immuable, le prêtre, accepte forcément la chute du roi, mais il n'aspire qu'à le remplacer par un autre, même par plusieurs s'il le faut, comme dans les républiques aristocratiques."(2)

L'unicité de Dieu, c'est-à-dire le fait d'en adorer un seul, est vue par les théologiens, remarque André Léo, comme "un grand progrès". En effet, continue-t-elle, cela représente le couronnement de l'idée hiérarchique et établit un nouveau rapport d'alliance entre le pouvoir religieux et le pouvoir politiques

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.21.

(2) A. LEO, Ibid., p.12.

La plupart des Dieux, comme celle des rois, engendre la discordance parmi leurs interprètes et leurs favoris. L'unité de Dieu c'est la monarchie absolue -une grande force de plus pour les arrêts divins et royaux. Ce fut l'idolâtrie qui fit la monarchie, laquelle est encore une idolâtrie chez ses fervents. Qui attaque un de ces pouvoirs, attaque bientôt l'autre...Il y a du Dieu dans le monarque; et c'est pour cela que l'humanité presque entière a souffert pendant tant de siècles, et souffre encore... respectant dans le monarque la volonté indiscutable du Dieu. Ensemble, ils commencent l'histoire, et, grâce à une politique habile, grâce à l'ignorante crédulité des peuples, aujourd'hui encore ils sont unis.(1)

Que ces deux pouvoirs soient d'accord, cela se voit clairement même d'après leur comportement à l'égard des hommes: inexorables pour les petits et pour les faibles, ils sont indulgents pour les fautes des "grands", et jettent sur eux des voiles complaisants. "O Jésus! ennemi des Pharisiens!",(2) commente ironiquement, mais bien tristement, André Léo.

Ils poursuivent tous les deux le même but par le même moyen, l'immobilité. L'idée de Dieu, qui est parfait, est en effet en contradiction avec la nature de l'homme, qui est porté à se perfectionner toujours et à progresser:

Le Dieu étant parfait, n'a pas à progresser. L'homme, de nature progressive, doit se fossiliser, ou rompre avec la Divinité.(3)

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.13.

(2) A. LEO, Ibid., p.23.

(3) A. LEO, Ibid., p.16.

Les rois, d'autre part, ne voulant pas perdre leur suprématie, empêchent par tous les moyens les hommes de prendre conscience de leur servitude, de sorte qu'ils ne réagissent pas. Mais l'immobilité n'est pas propre à l'homme naturellement, elle lui est infusée, ce qui démontre que ces pouvoirs, qui prétendent avoir, l'un la clef du monde, l'autre le droit de gouverner les hommes, sont arbitraires et ne s'imposent à nous que par la ruse, l'habileté, l'injustice, les abus d'autorité.

Si la société actuelle est encore si injuste, si elle n'a presque pas avancé depuis la première ère, c'est à cause de cette immobilité, imposée comme un devoir religieux. Pour progresser, il faut donc rompre enfin avec la Divinité, qui ne nous a causé que des malheurs.

A peine ébauché le discours sur les religions on reconnaît déjà la source de la pensée d'André Léo: les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa confiance en la science seule, en la raison, en l'homme, dans le progrès, ses attaques contre les dogmes et contre la métaphysique font songer aux "philosophes" et à Voltaire en particulier, qu'elle-même mentionne au début de Coupons le câble: "Il est plus que temps de réaliser le vœu de Voltaire: Ecrasons l'infâme!" écrit-elle. C'est par cette phrase qu'elle va commencer son discours sur la religion, et c'est par cette même phrase qu'elle nous dévoile l'origine voltairienne de sa pensée à ce propos.

### III.1.2. Les religions

En nous faisant toujours regarder vers le ciel, au lieu de nous obliger à améliorer le présent et à programmer le futur, les religions n'ont fait que pousser les hommes à commettre des actes de violence. Tout en disant vouloir sauver l'humanité, elles permettaient les guerres, le plus souvent elles les favorisaient et les déclaraient.

En Gaule, comme probablement dans tous les pays de l'Antiquité qui professaient une religion, les Druides sacrifiaient des victimes humaines à leurs Dieux; "la Bible, fameuse en égorgements, n'épargne ni femmes ni enfants."(1) La guerre devenait la gloire; la condamnation des hérétiques par l'Inquisition, la règle. Ou croire, ou mourir: c'est cela la démocratie? se demande André Léo.

En lisant la Genèse, l'Exode, le Deutéronome, le Lévitique, le Josué, le Samuel et bien d'autres livres de la Bible, l'idée qu'on se fait de Dieu est vraiment horrible. Ce Dieu, qui devrait être bon et juste, se présente à nous, au contraire, avec les plus mauvaises qualités: vengeur, irritable, vaniteux, préoccupé de sa réputation et de sa gloire vis-à-vis des hommes; il aime les sacrifices sanglants, il exige deux agneaux au moins chaque jour, sans compter les grands sacrifices des jours de fête, il est cruel envers tous les peuples, excepté

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.24.

les Israélites, il ordonne leur massacre, parce que, selon lui, la fin justifie les moyens et il maudit ceux qui n'obéissent pas.(1)

Ce Dieu a fait promulguer des lois abominables, qui "consacrent la polygamie, et font de la femme l'objet de servage le plus abject et le plus méprisé. Elles autorisent l'homme à la répudier, sans autre motif que son goût, ou son caprice."(2)

Et à propos des femmes, cette loi dit encore:

la femme est donnée par son père, et, devenue veuve, elle passe comme héritage au frère de son mari. Nulle part, en aucun cas, il n'est question de son consentement; elle ne peut faire ni vœu ni serment valables, à moins que son père ou son mari ne les ratifie.(3)

Ce Dieu est encore aujourd'hui objet d'adoration de la part des hommes et on a le courage d'enseigner ses principes dans les écoles:

Avouons-le, ce Dieu jaloux, irritable, vaniteux et sanguinaire, qui sanctionne l'esclavage et la polygamie, et qui s'emporte jusqu'à jeter des pierres aux gens qui défendent leur pays contre l'invasion, avouons-le, ce Dieu de la Bible est juste à la hauteur d'un roi de peuplade sauvage. Et c'est ce

---

(1) Pour confirmer et justifier ses paroles, une longue suite de passages tirés des textes ci-dessus cités est reproduite dans A.LEO, Observations d'une mère de famille à M. Duruy, Paris, A. Faure, 1865, pp.11-36.

(2) Pour cette loi voir le Deutéronome, ch. XXIV, v.1. Voir aussi A.LEO, Ibid., p.27.

(3) Ibid.

fétiche que l'on ose proposer encore à notre adoration! et à l'aide duquel on pénètre nos enfants du respect de l'arbitraire et de la monarchie absolue la plus féroce, en ce temps de constitutions, basées, malgré tout, sur le droit humain et l'égalité! Ne voyez-vous pas que c'est absurde? Et qu'il est par trop étrange, quand l'humanité marche en avant, que son Dieu la tire en arrière?(1)

Même si on tient compte de la compassion accordée à la veuve, à l'orphelin, au débiteur et à l'étranger, "bien qu'elles ne soient là que comme des gouttes d'eau parfumée dans une mer de fiel", la moralité de la Bible et de ses grands hommes regte, en vérité, très blâmable: Abraham, Moïse, David, se comportent ignoblement, et ces "vieux détritrus putrides", on ose les enseigner encore aujourd'hui à l'enfant, dans une école qui se fonde sur ces principes. La seule chose juste que nous pouvons faire, c'est donc de remettre ces "traditions" aux mains des archivistes, car,

...si ce fut autrefois la colonne de lumière marchant à la tête du peuple, ce n'est plus maintenant qu'une ombre nue qui nous cache la route.

Ce n'est plus la société qui est entraînée par ces doctrines, c'est elle qui les traîne après elle, non sans grave encombre. Elles ne peuvent nous servir qu'à mesurer, par les aberrations de leur fausse morale, par tant de crimes et de hontes, la distance que nous avons parcourue et l'excellence de la route que nous suivons.(2)

---

(1) A. LEO, Observations d'une mère de famille..., op. cit., p. 29.

(2) A. LEO, Ibid., p. 36.

L'histoire moderne voit encore la religion chrétienne se rendre coupable de nouvelles horreurs. Dans Coupons le câble, André Léo énumère les guerres religieuses et les massacres de l'Inquisition contre les Albigeois aux XIe, XIIe, XIIIe siècles, les condamnations de la part de l'Église au XIIIe siècle contre les Vaudois, en Provence, les poursuites au XIVe siècle contre les protestants, en Angleterre, en Bavière et en France, où, sous la régence de Catherine de Médicis, le parlement décida la peine de mort contre les hérétiques.

André Léo fait l'éloge des protestants, qui se mouvaient sur la voie du libre examen, qui accordaient la liberté à l'esprit humain, qui allaient ouvrir les portes de la libération complète. Louis XIV, en révoquant l'édit de Nantes, a voulu combattre ce mouvement progressiste, qui croyait en une religion plus libre et plus simple, sans les splendeurs et le luxe qui caractérisaient la religion catholique. Ainsi a-t-il obligé 300.000 français à s'en aller de France.

C'est depuis longtemps, depuis le début de l'histoire écrite que les prêtres, discrètement ou violemment, gouvernent le monde:

Voici plus de 8.000 ans que les prêtres gouvernent l'homme, et que plus la lumière s'étend sur le monde, plus ils s'attachent à pétrifier le cerveau humain par le mensonge et l'absurdité. Par eux, toutes les formes du progrès ont été successivement combattues: l'imprimerie, le livre, le scalpel, l'étude hors la Bible, l'Évangile et la vie des Saints, pleins de miracles... la parole libre et l'association des hommes, hors des

chaires ecclésiastiques et des couvents.(1)

Ils ont pourtant fait quelque chose de bon, reconnaît André Léo: ils ont étudié l'astronomie, les époques de la nature, l'agriculture, les plantes. Ils ont élevé des monuments, fait des lois, "pas toutes mauvaises"; ils ont ébauché les arts, les lettres et la philosophie. Mais, ce qui compte, c'est qu'à part leurs études, ils ont toujours confirmé que la masse des humains doit rester servile et misérable. Ainsi faisant ils ont annulé les bienfaits de certaines de leurs actions, parce que le vrai progrès et la vraie science ne marchent qu'avec la pensée libre, tandis qu'eux, ils continuent à la nier. La pensée peut marcher en avant seulement chez ceux qui ne croient en aucune autorité, en aucune hiérarchie, en aucune monarchie, ni divine, ni terrestre, tandis que la morale catholique, c'est la "soumission basse et vile, sans examen, à toute puissance établie. C'est la mort de l'esprit et de la conscience."(2) Elle prétend qu'on ne cherche même pas à comprendre ses dogmes, qui doivent être acceptés comme des mystères. La raison lui est hostile, et si les prêtres l'ont toujours emporté, ce n'est que parce que l'homme est imbu, dès son plus jeune âge, de ces principes qui ont le pouvoir, à leur dire, de "sauver les âmes".

Aujourd'hui, une autre force religieuse, les Jésuites, va

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.33.

(2) A. LEO, Ibid., p.74.

élargissant son pouvoir maléfisant sur la France. Combattue par tout le monde, chassée de Russie, du Portugal, d'Espagne, du Royaume de Naples, exclue de la chrétienté-même par le pape Clément XIV, "en dépit de cette expulsion, la compagnie de Jésus -pauvre Jésus!- a trouvé grâce devant la papauté, (ou devant ses garde-malades)." (1)

Condamnés en France en 1762 par un arrêt du Parlement comme banqueroutiers et dangereux pour l'Etat, et chassés deux ans après par l'édit royal, les jésuites sont pourtant rentrés au jourd'hui en sourdine, et nos bons gouvernants ont fermé les yeux. (2) Ils ne s'opposent pas à leur action de propagande à l'intérieur des Universités et ils les font entrer même dans les gouvernements. Déjà Pascal, Molière, Voltaire nous avaient avertis, observe André Léo, mais tout le monde rit aujourd'hui quand quelqu'un parle encore de jésuites, et on veut éviter le problème.

Le clergé catholique accepte maintenant la complicité de cette "société de bandits, si habile et si insinuante, qui arrive à ses fins par tous les moyens". (3)

Ces Jésuites font, eux aussi, le jeu si cher aux monarchies:

Ils n'ont pu empêcher la France d'abattre la monarchie, mais ils nous la ramènent sans cesse! Les jésuites haïssent les républicains. C'est un roi qu'ils veulent, car il serait le couronnement de la sainte hiérarchie, car ce serait le retour à l'état qu'ils croient naturel: l'esclavage et l'ignorance du

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.665.

(2) Cfr. id.

(3) A. LEO, Ibid., p.69.

peuple. Le jésuitisme avait élevé des généraux habiles aux défaites. Il inspira le gouvernement de la défaite nationale et nous donna Trochu, le plus parfait des siens.

Il assemble et soude des bandits pour l'émeute sur les places publiques, ourdit des complots, c'est lui qui a corrompu, par l'éducation et par l'exemple, la majorité de la bourgeoisie, pour la rendre haïssable au peuple, et fomenter les guerres civiles, dont il profite toujours pour ses fins. C'est lui qui élève des généraux pour la trahison! des magistrats sans courage et sans conscience; des administrateurs infidèles, des préfets dévots.

On a mis à leur disposition en France 36.000 chaires, quand la science n'en possède pas le dixième. Ils ont à leur service 100.000 apôtres "pour endormir le peuple dans l'ignorance et dans la superstition.(1)

On leur a confié le cerveau débile des enfants; "ils stipulent la plupart des journaux, ou bien on les paye pour eux". Le peuple a confiance en eux, et c'est pour cela qu'ils lui ont accordé le droit de vote.

Il faut faire vite, et chasser tout de suite cette Compagnie de Jésus de France:

La France ne pourrait chasser une société déjà chassée de tous les états européens?...pour sa malveillance et son immoralité! ...Hâtons-nous de rejeter la Compagnie de Jésus par dessus bord!(2)

André Léo suggère que leurs domaines soient confisqués en échange de tous les biens qu'ils ont volés à la France et du mal qu'il lui ont fait, en raison aussi du fait qu'ils continuent

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.69.

(2) A. LEO, Ibid., p.71.

à ne pas payer d'impôt pour ces biens qu'ils ont abusivement enlevés à l'Etat. Ces terres devraient être attribuées à des associations agricoles et confiées à des paysans sans terre.

Tout bien de main morte, continue André Léo, sera liquidé pour une part, au décès de chaque participant, jusqu'à l'extinction complète; et alors établi selon la base équitable de la propriété nouvelle, qui doit sanctionner le droit de vivre de chaque humain.(1)

Quand André Léo parle du clergé catholique qui s'abaisse, pour amour du pouvoir, à tant de bassesses, elle se réfère surtout au haut clergé. Ce clergé est en effet divisé en différents degrés, qui vont du curé à l'archevêque et au cardinal, qui sont ceux qui détiennent dans leur mains le pouvoir religieux, et donc aussi une grande partie du pouvoir politique. Le simple prêtre, ou le curé, est selon André Léo un homme "plus ou moins sincère, que ses liens avec Dieu enorgueillissent," ce qui le porte à s'estimer supérieur au commun des hommes. Intermédiaire de la divinité, on le salue humblement; il voit plutôt les bourgeois, parce qu'il a fait ses études au séminaire et il parle d'un ton protecteur aux pauvres, qui ne l'aiment le plus souvent pas. Seul, il est malheureux, "infortuné". André Léo croit que beaucoup d'entre eux pourraient être sauvés par la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ces curés sont les parias de la cité sacerdotale.(2)

Dans La grande illusion des petits bourgeois un de ces prêtres,

---

(1) A.LEO, Coupons le câble, op.cit., p.72.

(2) Cfr. A.LEO, Ibid., pp.35-37.

en racontant brièvement son histoire, met en relief la situation existante dans le clergé et les discriminations que l'en fait à son intérieur. Il s'en plaint, parce que, dit-il, il croyait que le christianisme était autre chose que les intrigues de pouvoir. Écoutons ce qu'il dit:

...je reconnais avec vous que le haut clergé en général, ainsi que l'ordre dont vous vous plaignez, font de la religion un usage coupable. J'ai cru à vingt ans à l'élévation des petits, au redressement des torts par la doctrine chrétienne. Je suis disgrâcié pour avoir refusé de recommander en chaire et au confessionnel un candidat officiel, et je me rends à une cure dans la montagne, où je vivrai plus que pauvre au milieu des misérables. (1)

Pour ceux du haut de la hiérarchie, il en est tout autrement, car ils ne sont pas obligés d'observer les règlements et, sous le couvert de leur luxe, ils agissent à leur aise. Orgueilleux, politiques entêtés, farouches, ils frappent impitoyablement et, surtout, ils calomnient. Alliés aux jésuites, ils feraient tout, par tous les moyens à leur disposition, pour combattre la révolution. (2)

Dans ses romans André Léo met presque toujours en évidence la figure du curé, dont le comportement et la personnalité correspondent aux traits qu'on vient de citer.

Pour ce qui est de leur influence dans le milieu scolaire, on l'étudiera plus particulièrement dans le chapitre sur l'instruction.

---

(1) A. LEO, La grande illusion des petits bourgeois, Paris, bureaux du "Siècle", 14, rue Chauchat, 1876, p. 288.

(2) Cf. A. LEO, Coupons le câble, op. cit., pp. 37-39.

Toutes les religions, on l'a vu, mais particulièrement la religion catholique, ont jusqu'à maintenant atteint leur but, qui est de gouverner les peuples, de les assujettir, de leur enlever leur liberté, de les rendre esclaves des puissants et des riches, et surtout, par un bonheur promis mais non pas garanti, de les convaincre que la condition d'infériorité et de misère dans laquelle se trouve la plus grande partie du peuple n'est qu'une situation naturelle, que rien ne pourra changer. Si on admet cela, inutiles seraient toutes les tentatives pour assurer l'égalité entre les hommes.

Heureusement certains se demandent pourtant qui est ce Dieu qui inflige l'inégalité et l'injustice, pourquoi il délègue ses pouvoirs aux riches et aux grands qui l'écrasent, pourquoi il combat les lois de la nature, qu'il a créées, pourquoi il ne nous parle jamais. Une quantité toujours croissante d'hommes commence à douter, et cela représente la mort du catholicisme. Désormais,

il ne vit plus que d'une vie factice, composée de mensonges, d'habitudes, de préjugés. (1)

La religion se fonde à mesure que la lumière se répand autour de nous et elle s'est aujourd'hui pratiquement réduite, faute d'une foi véritable, à l'exercice habituel de la messe du dimanche. La messe n'est plus qu'une distraction, qu'une occa-

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.72.

sion pour se montrer et pour causer.

Écoutez, par exemple, pourquoi Lucie, la héroïne de Un mariage scandaleux, y va :

-Comme tout le monde, je vais à l'église, par la raison d'abord que tout le monde y va, et puis aussi parce que j'aime les chants, l'odeur de l'encens, la voûte majestueuse et la foule recueillie... (1)

Cette religion, qui se meurt déjà toute seule, il faut pourtant la combattre, parce qu'on est encore bien loin de sa défaite complète et finale.

L'habitude et l'éducation religieuse de l'enfant sont sans aucun doute les deux causes principales de sa survie. C'est pour cela que les hommes ne sont pas encore capables de se révolter contre elle. On doit pourtant reconnaître que c'est la religion, et le catholicisme en particulier, qui a désolé, ensanglanté, ruiné la France. Si la France ne veut pas déchoir définitivement, elle doit absolument la répudier et rompre enfin le lien fatal qui les unit; il faut la combattre, de tout notre propre cœur et de toute notre intelligence, parce que cette religion, la religion chrétienne, est, contrairement à ce qu'on prétend, une

religion de haine et de cruauté, née des hallucinations de la barbarie primitive; fondée sur le miracle, qui est la négation de la réalité; sur l'autorité, qui est le contraire de la liberté; constituée entièrement hors du vrai; trompant l'homme pour le gouverner, n'a pu se continuer jusqu'à nous que par

---

(1) A. LEO, Un mariage scandaleux, Paris, A. Faure éd., 1866, p. 134.

son inoculation à l'enfance, moyen le plus sûr pour combattre la raison avant qu'elle soit née! Seul moyen aussi de violer aux yeux, de bonne heure aveuglés, son antiquité de momie, l'af surdité de ses dogmes, et la férocité de son idole, pareille à toutes les idoles des hommes primitifs, qui ne pouvaient les créer qu'à leur ressemblance. Et c'est ainsi que cette croyan ce barbare, ennemie de tout changement et de tout progrès, est devenue parmi nous l'obstacle éternel à l'assainissement des moeurs et au développement de l'esprit humain. (1)

### III.1.3. La nouvelle religion

Contre leur Dieu barbare, l'Humanité et la Justice! Con- tre leur Hiérarchie, l'Égalité. Et pour base et mesure, l'in dividu humain. (2)

Voici les fondements de la nouvelle religion, créée à mesure d'homme, de l'homme pris singulièrement, comme individu et qui tiendra compte des droits de vraiment tous les hommes, et non pas de quelques-uns seulement.

Les droits de l'individu deviennent pour André Léo la vraie re ligion, parce que "c'est dans l'individu seul que vit, jouit ou souffre l'Humanité." (3) En dehors de l'individu, l'Humanité n'a pas d'existence:

La collectivité elle-même ne peut avoir ni souffrance ni jouissance, parce qu'elle n'apprécie et n'existe réellement qu'à l'état individuel, et qu'en aucun cas les facultés, les impressions qu'elle produit, si vives et générales qu'elles soient, ne peuvent s'exercer en dehors des individualités.

---

(1) A. LEO, En chemins de fer, op.cit., p.48.

(2) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.39.

(3) A. LEO, Ibid., p.41.

Il faut se dire ceci afin de comprendre que toute injustice, toute injure faite à un humain est une injure faite à l'humanité: que tout bien fait à un individu est une bénédiction sur notre race.(1)

D'autre part, l'Humanité ne s'élève, ne peut s'élever que par l'élévation individuelle des êtres qui la composent.

L'Être humain doit encore être tout; pour cela il faut organiser différemment les institutions: l'éducation, surtout, mais il faut aussi parler différemment à l'enfant, à la femme, à tout homme, enfin.

Toute loi sociale, par sa nature, doit être modelée sur l'individu, sa raison d'être, mais il n'en a jamais été ainsi:

...en négligeant de prendre pour base l'individu, l'ordre ancien sacrifia la plupart des êtres humains à une conception arbitraire, sans base réelle, en dehors du vrai, par conséquent productrice de mal et de mensonge. Adoptée, parce qu'elle répondait au respect général du droit de la force...maintenue par les lois, par l'habitude et l'ignorance, par la politique et la force même du système existant, qui soumet tout faible à sa loi; maintenue enfin, de nos jours, malgré le cri public, par la force armée, s'ajoutant à toutes les causes précédentes.(2)

Généralement on dit qu'il faut sacrifier l'individu à l'ensemble, mais ceux qui disent cela n'ont pas compris qu'en réalité il n'y a pas d'antagonisme entre l'ensemble social et l'individu; en effet:

...l'oppression de l'individu est une menace pour la collectivité, et une diminution de sa valeur totale. Plus les indi

---

(1) A. LEO, Coupons la câble, op.cit., p.42.

(2) A. LEO, Ibid., p.51.

vidues composant une société sont élevés dans leur moralité, leur initiative, leurs connaissances, leurs capacités, plus la société est forte et considérée.(1)

En faisant de la Nation un seul individu, on simulait l'union nationale, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne fût, et ne soit encore, une simple collection d'individus, liés, par l'esprit de corps, mais dont la grande majorité, les travailleurs, manquent de l'indispensable. La vraie unité nationale n'a jamais existé en France. Ce qu'on appelait unité ne l'était pas en réalité, parce que pour trop concentrer la force collective, on la supprimait.

La Révolution française, en proclamant l'égalité de tous les humains, a déplacé le droit et l'a transporté du règne de Dieu à celui de l'homme, de la collectivité, vague, insaisissable, irréaliste, à l'individu, "type irrécusable de l'humanité".(2) Mais la Révolution française n'a pas accompli sa tâche définitivement, car, tout en innovant beaucoup, elle ne put transformer immédiatement le monde ancien, où l'idée nouvelle ne pouvait pas se développer. En effet,

même parmi ceux qu'éblouissait la grande clarté nouvelle, beaucoup encore ignoraient ce qu'elle comportait de réformes et d'enseignements. Ils mêlèrent l'ancienne et la nouvelle loi; ils continuèrent la vieille confusion de la vengeance et de la justice... Dans ce monde qui voulait être nouveau demeurait

---

(1) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., p.50.

(2) A. LEO, Ibid., p.52.

l'armée cléricale, haineuse et perfide! Les égoïstes jouisseurs que rien ne touche, déplorant la disparition de l' "ordre" précédent, et ce mal d'autrui, qui était leur bien! les ambitieux nouveaux, qui n'aspiraient qu'à remplacer les ambitieux tombés. Les privilégiés pour la plupart avaient fui; mais les intrigants restaient et complotaient à demeure. Ils se mirent à servir la République, et dès lors le grand élan fut troublé, s'altéra.

Bientôt ce ne fut plus l'enthousiasme délirant d'un Ere nouvelle, mais le combat corps à corps de deux mondes: l'ancien et le nouveau; non seulement dans les masses, entre les partis, mais dans l'individu même, entre son enthousiasme et ses habitudes; attiré par ses aspirations, retenu par ses souvenirs.(1)

L'histoire a démontré cette vérité: les principes de la Révolution française ne furent jamais reniés par aucun des gouvernements qui se sont succédé après 1789, mais, dans la réalité, ils ne furent jamais respectés. Le droit ancien, si puissant même chez ceux qui disaient le renier, resta toujours le fondement de toute politique, sociale, économique, religieuse:(2)

Quoi que l'on puisse proclamer d'égalitaire, tant que l'égalité n'existera pas, la misère produira toujours la servitude, et la hiérarchie la servilité. Gabriel avait donc eu raison de s'écrier: "C'est tout comme sous l'ancien régime!" Jamais baron d'autrefois n'avait été plus puissant et plus respecté que monsieur Jacot.(3)

Encore à ce propos, écoutons ce que dit M. Bourdon, gros propriétaire:

---

(1) A. LÉO, En chemin de fer, op.cit., p.50.

(2) Dans les premières pages de En chemin de fer(pp.54-76), A.Léo parcourt l'histoire depuis la Révolution française jusqu'à la Commune de Paris pour mettre en évidence la répétition des évé

---Oui, Emile, je le reconnais très sincèrement, les constituants de 89 ont bâti un grand édifice, un labyrinthe admirable, d'où bien fin qui sortira. Le système actuel, avec ou sans les Bourbons, est inébranlable, sauf quelques modifications, parce qu'il a pour complice le caractère même des hommes, et c'est pourquoi je m'y suis franchement rallié.(1)

La nouvelle religion humaine doit respecter la nature et la raison. Elle doit confirmer la liberté de l'homme, au lieu de lui imposer l'obéissance; elle nous dit d'aimer nos semblables, tandis que la religion catholique nous enseigne qu'il ne faut aimer que Dieu, et que le bien qu'on fera aux hommes, on ne doit le faire que pour l'amour de Dieu.

Pour ne pas tomber encore dans les erreurs de la Révolution et dans les violences qui la tuèrent, il faut nous débarrasser de nos ennemis intérieurs, il faut éliminer à jamais "ce Dieu de la guerre et de l'enfer" et nous approprier de la terre, de la vie, et ne pas nous référer toujours au ciel et à la mort. Ceci, on doit le faire au nom du respect de nous-mêmes et pour l'avenir de l'humanité.

L'idée de Dieu doit être remplacée par l'idée de la Vie,

---

nements depuis 1789, date fondamentale, qui aurait dû marquer le début d'une ère nouvelle, d'égalité et de liberté effectives, qui ne se réalisèrent pourtant pas.

(3) A. LEO, La grande illusion des petits bourgeois, op.cit., p.219.

(1) A. LEO, Un mariage scandaleux, op.cit., pp.169-170.

qui, sans cesse renaissante et inépuisable, est cause et fin par Elle-même. La Vie existe vraiment partout, elle ne disparaît jamais, pas même après une mort ou un suicide, parce que ces morts donnent essor à d'autres vies. Perpétuelle, infinie, elle est incompréhensible comme Dieu, mais certes moins cruelle, car elle se prête à des corrections possibles, au nom du progrès. Elle permet qu'on l'étudie et qu'on la modifie; elle n'exige ni prières ni sacrifices, mais seulement de l'action, du savoir, l'énergie du travail fécond, associé; au lieu de figer notre raison, elle la développe. Il faut écouter notre conscience et notre raison, et les "nourrir" de vérités prouvées. (1)

D'après cela, on comprend que la mort doit être considérée simplement comme une décomposition de la vie usée, qui disparaît pour faire place à de la vie nouvelle. La mort n'existe donc pas; il n'y a que de la vie:

La Mort, qui n'existe pas, puisqu'elle-même n'est qu'une décomposition de la vie usée, pour refaire de la vie nouvelle. (2)

Écoutons ce que dit William de Montsalven, dans Les deux filles de M. Flichon, à propos de la mort:

...le grand amour, l'âme de ce monde, c'est à la mort que nous le devons, puisqu'elle nécessite la naissance; et voilà

---

(1) Cfr. A.LEO, Coupons le câble, op.cit., pp.55-58.

(2) A.LEO, ibid., p.58.

pourquoi je bénis et adore la mort comme la plus puissante des lois de la vie. (1)

André Léo croit, de façon réaliste, que pour rendre universelle cette nouvelle religion, il n'est pas opportun d'abolir et d'interdire tout d'un coup l'ancienne: ce serait une révolte générale. Seulement, comme tous les libres penseurs et les ouvriers doivent supporter eux-mêmes les frais de leurs assemblées ou de leurs conférences, ainsi doit-il en être pour les prêtres, qui ne devront être désormais entretenus que par la générosité des catholiques. Nulle persécution ne doit être faite, sauf envers les jésuites.

Toutes les communes, propose André Léo, devraient être consultées pour décider si elles veulent encore ou non le prêtre. Seuls les citoyens qui le veulent encore devraient subvenir à son entretien, tandis que les autres en seront dispensés. En certains cas "précipités", continue-t-elle, l'Etat pourrait même fournir un appoint à la somme insuffisante, mais, très légitimement, on entend "se débarrasser d'un culte, déjà fort délaissé, qui abaisse l'esprit de la Nation et trouble la sécurité par des complots permanents". (2)

André Léo précise scrupuleusement tout ce qu'on devrait faire:

Toutefois, il a eu pacte entre l'Etat et les prêtres, et ceux-ci se sont engagés pour la vie dans cette carrière promise.

---

(1) A. LEO, Les deux filles de M. Flichon, Paris, A. Faure, 1865, p. 145.

(2) A. LEO, Coupons le câble, op. cit., p. 80.

Il ne serait pas juste de leur fausser parole. On continuera donc de servir à tous les prêtres congédiés une retraite suffisante pour d'honnêtes gens, et que recevront également les évêques, archevêques et cardinaux. Mais ceux-ci seront envoyés au Saint Père, avec défense de rentrer en France. Il en sera de même de tout fanatique déclaré.

L'Eglise est un monument communal. Elle sera prêtée le dimanche, dans toutes les communes où l'on aura conservé le culte. Il y aura un jour consacré dans cette même église à l'enseignement de la morale humaine... L'Eglise pourra servir encore à d'autres conférences, destinées à l'instruction du peuple, si longtemps négligée.

Les religieuses ne seront licenciées qu'à leur volonté, avec une petite rente viagère, ou bien elles resteront dans leur communauté (mise en régie) à charge de prendre part au travail. Il ne leur sera plus permis d'enseigner, à moins d'un diplôme comme le veut la loi; et de plus une autre condition, générale désormais pour tout instituteurs: celle du mariage. Double garantie; d'abord, dans l'intérêt des mœurs, puis de l'éducation elle-même. Pour enseigner les enfants, ménager leur intelligence et leur sensibilité, pour toucher leur cœur, il faut les connaître et les aimer.

Il est à prévoir que beaucoup de prêtres, secrètement dégoûtés de la fonction qu'ils remplissent, et assurés d'une rente viagère, seront satisfaits de ne plus être esclaves du pape et du haut clergé. Ceux-là se rallieraient à la démocratie. Ne pas licencier les couvents de moines, sauf par extinction. Privés sévèrement de la fonction d'enseigner, ils feront la culture de leurs terres, le commerce des liqueurs et des onguents. Le gouvernement pourrait leur concéder une fabrication... Le pouvoir du supérieur étant atténué, ils se trouveront mieux qu'auparavant. En agissant de cette façon, on évitera bien des troubles et des dangers, et l'on arrivera peu à peu à l'extinction sans violence, de cette plaie de notre civilisation.

Les chefs seuls sont à craindre; aussi doivent-ils être impitoyablement chassés. Il va sans dire que dès l'abord les séminaires devront être fermés. (I)

Seulement quand la religion et la monarchie auront disparu de la terre, les hommes conserveront l'amour et le respect de l'humanité, aimeront la vie et croiront en elle, car ils seront "prêtres et rois d'eux-mêmes", "associés" et "frères de travail".

#### III.I.4. Un tableau de la société

Encore aujourd'hui l'ordre ancien perpétue sa suprématie sur l'ordre nouveau par une politique qui, loin de réaliser et de faire respecter les droits naturels de l'homme, les mortifie. Cette société est souvent l'objet des descriptions et commentaires d'André Léo. C'est de cette analyse et de ces observations détaillées que nous parvenons à juger ce monde qui nous est présenté tel qu'il est réellement, sans rien lui enlever de ce qui le caractérise, comme sans rien lui ajouter de répugnant pour le rendre plus odieux à nos yeux; seulement, elle dirige notre attention dans une direction particulière, celle que la société contemporaine le plus souvent ignorait ou déformait à son gré.

Ce monde se révèle perfide, parce qu'il n'admet pas dans son sein les faibles, les généreux, les honnêtes, parce qu'il pro

---

(I) A. LEO, Coupons le câble, op.cit., pp.80-82.

met un riche avenir seulement aux rusés, aux "sans coeur", aux intrigants. Tout ce que ces hommes-là font, il le font seulement pour leur intérêt personnel et jamais pour le bien public. Leur vie n'a pas comme base l'amour, celui-ci est au contraire marchandé, le mariage devenant une affaire économique et rien de plus, la femme étant traitée comme un objet de plaisir ou comme une source de gain, mais jamais comme un être ayant les mêmes droits que l'homme, les mêmes exigences.

Le mariage entre M. Cavel, jeune homme aspirant à l'argent d'Amélie Bourdon, et cette héritière, celui entre Ferdinand Desfayes et Claire Grandvaux, ne sont que deux exemples de mariage "programmé". Les jeunes gens feignent d'aimer et trompent les jeunes filles, qui, croyant à la sincérité de leurs fiancés, tombent facilement dans la piège et consentent au mariage. Ces hommes, voilà comment ils parlent à leurs futures épouses:

-Je ne veux pas que vous ayez la moindre peur de moi, disait Ferdinand à sa fiancée. Voyons, voulez-vous commencer à m'obéir tout de suite, le voulez-vous?(1)

Le monde des affaires et le monde politique sont dans la réalité le même monde, soutenu par le même type d'hommes et par les mêmes escroqueries. Plusieurs exemples nous sont donnés dans différents romans à l'appui de cette thèse. Le plus éclatant est sans doute celui exposé dans La grande illusion

---

(1) A. JEO, Un divorce, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven & C. éd., 1866, p. 36.

des petits bourgeois, où le jeune héros, un garçon honnête qui entend "arriver" par ses propres moyens, en s'appuyant seulement sur ses propres forces et sur ses qualités, voit s'évanouir jour après jour tous ses espoirs, car ni le monde des affaires, ni celui de la politique ne font place aux vertueux ou aux honnêtes travailleurs.

Le travail n'enrichit pas, ce qui enrichit, ce sont la ruse, les tromperies, l'éloquence. Seulement en se montrant agréables aux riches et aux puissants, en s'abaissant pour leur plaisir, on peut aspirer à un genre de vie "honorable".

Cette société, fondée sur l'ordre ancien, est organisée de manière que seulement un très petit nombre de personnes savent réagir contre cette "morale"; les autres, la plupart, tout en ne gagnant rien d'une pareille organisation sociale, tout en blâmant et en condamnant secrètement ses turpitudes, la respectent et aspirent à en faire partie, attirés par le luxe, la mondanité, l'aisance économique, les frivolités, les attitudes aristocratiques de ces gens de la haute société. Si quelqu'un sent qu'il est mauvais et malhonnête de continuer à respecter cet état injuste, il lui est pourtant difficile de prendre parti ouvertement, en condamnant et en se refusant de vivre de la même manière, parce que la liberté de pensée enlève le plus souvent la possibilité de trouver du travail, et sans travail, l'on ne peut pas vivre honnêtement:

...à se trouver en contradiction constante avec le milieu où l'on vit, le caractère s'affaiblit et la pensée devient moins sûre d'elle-même, surtout quand il vous manque cette indépen

dance matérielle qui est la condition nécessaire de l'autre, et que toute manifestation de liberté intellectuelle et morale tend précisément à vous enlever de plus en plus.(1)

Mais la majorité des gens, c'est-à-dire la petite bourgeoisie et le peuple, continue toujours à aspirer à faire partie de cette société, qui, sous des apparences égalitaires, a réinstauré l'inégalité et le despotisme. Naïvement, ils croient encore qu'il est possible d'arriver honnêtement à se former une bonne position, car, si l'égalité existe, se disent-ils, tout le monde peut réussir. Et c'est pour cela que vraiment tout le monde essaye de gagner dans cette compétition que devient la vie, mais presque tout le monde échoue. Et c'est là, encore, le moyen par lequel le système tient les rênes de l'opinion publique, parce qu'en faisant croire aux gens que n'importe qui peut réussir, ils ne cherchent pas à améliorer leur état de vie en réclamant l'égalisation des conditions, mais préfèrent aspirer aux plus hautes charges, ce qui arrive pourtant très rarement:

Spectacle étrange que celui d'une nation, d'une humanité entière affolée, de quelle ambition? De celle de "tous" pour être "le premier", ou si l'on veut "les premiers"! Chacun a contre lui quatre à cinq mille chances, mais il en est "une" en sa faveur! Et cela suffit pour qu'il se voue corps et âme à la défense d'un ordre aussi bienfaisant. Les yeux fixés sur

---

(1) A. LEO, La grande illusion des petits bourgeois, Paris, bureaux du "Siècle", 14, rue Chauchat, 1876, p. 260.

ceux qui s'élèvent, il ne compte pas ceux qui tombent, et lors même qu'il a succombé, chose à peu près sûre, il ne s'en prend qu'au sort, et console la foi de cette pensée qu'il "aurait pu" réussir.

...Il est certain que jamais on n'abusa mieux de la naïveté humaine qu'en réinstaurant de cette façon l'inégalité et le despotisme sous les apparences égalitaires. Qui accepterait l'esclavage militaire, sans l'espoir d'être maréchal de France? qui voudrait obéir aujourd'hui, s'il n'espérait commander? Les petits, qui se savent en nombre, et que l'idée nouvelle a malgré tout pénétrés, se résigneraient-ils à leurs sujétions et à leur misère, si chacun d'eux ne caressait dans sa mesure l'espoir de grandir?(1)

De cette manière le système a trouvé le moyen le plus sûr pour se perpétuer.

La bourgeoisie se trompe quand elle croit favoriser sa condition en respectant et en justifiant cet ordre; ainsi faisant elle agit contre elle-même, car

elle ne souffre pas moins que le peuple des exactions et des abus de pouvoir du gouvernement; elle n'est pas moins que le peuple, elle est plus directement que lui, grâce à ses épargnes, la proie des ambitieux qui exploitent le monde. Et c'est très faussement qu'elle se croit appelée à recueillir les bénéfices du système, même dans la petite part que la concurrence pourrait lui attribuer, car il exclut les petits moyens, les vertus paisibles, les qualités sérieuses, et n'a de primes que pour les aventuriers sans scrupules, que pour les audacieux sans vergogne.(2)

L'ambition, qui la caractérise, est le seul défaut qu'elle a

---

(1) A. LEO, La grande illusion des petits bourgeois, op.cit., p.285.

(2) id.

et qu'elle doit éliminer si elle veut vivre honnêtement. Selon André Léo la bourgeoisie devrait, et cela dans son intérêt, changer d'attitude à l'égard des travailleurs, qu'elle considère aujourd'hui une classe à part; elle devrait comprendre que dans la réalité elle est beaucoup plus proche d'eux que de la haute société, qui agit sans scrupules; elle devrait reconnaître que "la séparation des hommes en races, toujours plus ou moins fictive, est devenue maintenant un pur non sens." Toutes les classes, la bourgeoisie, et même la noblesse, sortent nécessairement du peuple et y retournent sans cesse. Désormais, il n'y a plus dans l'humanité de race particulière que celle des parvenus, et ceux-là viennent de partout. (1) Seulement contre ceux-là il faut se battre, car seulement ceux-là agissent comme des oiseaux de proie qui mangent le plus possible. Tous les généreux, tous les intelligents (bourgeoisie et peuple, donc) doivent faire front commun contre le système:

Au lieu de tourner le dos au progrès, et de traiter en ennemi le travailleur qui justement aspire, lui aussi, comme elle au trefois à sortir de l'humiliation et de la misère, la bourgeoisie devrait le prendre pour allié contre les vrais partageux, les vrais pillards, les vrais ennemis de la société, contre cette horde sauvage et conquérante, héritière des routiers et des malandrins, dont le système favorise les mauvais instincts et multiplie la race funeste, et qui a pris sous l'Empire un si bel essor. Le monde aujourd'hui leur appartient, et ils en exclueront de plus toute pudeur, toute honnêteté, toute humanité

---

(1) ANDRÉ LÉO, La grande illusion des petits bourgeois, op. cit., p. 284.

té, tout droit, si l'on ne se hâte de fermer le champ de bataille et d'intrigue ouvert à leur activité.(1)

La bourgeoisie devrait s'apercevoir des difficultés et des mystifications que le système lui inflige autant qu'au peuple même. Celui-ci porte plus facilement sa misère que la bourgeoisie ne porte sa pauvreté, car l'orgueil la mine, car, pour elle, la fainéantise aristocratique est restée son idéal. Elle "préfère manger du pain sec ou se ruiner tout à fait, plutôt que de se priver d'une domestique, plutôt que de ne pas paraître aussi riche que tels et tels".(2)

Les aspirations honnêtes, paisibles de la bourgeoisie, toujours trahies par le système actuel, ne pourraient être réalisées que par l'accomplissement d'un programme qui identifie la justice et l'égalité. La seule solution, donc, est d'abjurer toute ambition, tout faux orgueil; de cette manière seulement la bourgeoisie moyenne pourra réaliser ses idéaux, en vivant paisiblement, de son propre travail, sans aspirer au faux bien être qui l'a toujours attirée et ruinée.(3)

Le vrai bonheur et la vraie justice résident dans la réalisation des valeurs simples et naturelles, telles que l'amour, l'amitié, le travail, le respect de tout être humain. Ces qualités, on ne les trouve jamais réalisées chez aucune de ces personnes qui cherchent à faire fortune coûte que coûte, ce

---

(1) A. LEO, La grande illusion..., op.cit., p. 285.

(2) id.

(3) Cfr. id.

qui arrive surtout dans les grandes villes. Ces grands seigneurs qui vivent oisivement et richement du travail d'autrui ne possèdent pas, eux, le vrai bonheur: ils sont seuls, ils ne goûtent pas la joie honnête et paisible des rapports désintéressés. Toutes leurs actions ont un but pratique.

André Léo, dans ses romans, dessine le tableau des classes sociales de l'époque, leurs aspirations, leurs idéaux de vie. Fortement critique, ou mieux, adversaire de cette classe dominante et usurpatrice des droits dont tous les humains indistinctement devraient jouir, elle se veut amie de tous les gens au cœur simple, de tous les travailleurs et même de ces petits bourgeois qui, attirés par ce genre de vie facile et luxueux, abandonnent leur village et vont chercher fortune à Paris. Ce sont des gens honnêtes, parce qu'ils n'entendent pas s'abaisser à plaire par des hypocrisies ou à "arriver" par des tromperies. Et c'est justement pour cela qu'ils échouent dans la tâche qu'ils s'étaient proposée.

Voilà un dialogue intéressant entre Roger, le héros de La grande illusion des petits bourgeois et un "grand avocat" de Paris, pour lequel il travaillait comme second secrétaire. L'auteur y met en lumière les compromis auxquels il faut nécessairement s'abaisser pour réussir à avoir une clientèle et du travail:

-Vous voulez, n'est-ce pas, acquérir un nom et une clientèle? disait le grand avocat.

-Oui, monsieur, répondait Roger.

-En bien! ce n'est pas l'étude qui vous les donnera. Ne savez-vous pas que Paris est pavé d'érudits qui meurent de faim? Soyez instruit autant que possible, fort bien; cependant, si la science vous manque, il vous sera toujours facile de vous

procurer l'aide de quelque piocheur, tandis que les protections nécessaires à la mise en relief de vos talents ne peuvent s'acquérir que dans le monde.

-Est-il donc impossible, monsieur, ..., de parvenir par la seule influence du mérite personnel, aidé d'une ferme volonté?

Monsieur A...m'a regardé comme si j'avais dit une grosse sottise, et n'a pu s'empêcher de hausser légèrement les épaules.

-Voyons, monsieur Roger, m'a-t-il dit, étudiez le monde où vous êtes, et ne faites plus de ces questions antédiluviennes. On vous trouve charmant, je vous en préviens; les femmes aiment beaucoup la naïveté. Il faudra pourtant vous débarrasser de celui qui pourrait vous nuire...et garder l'autre, si vous pouvez.

D'un ton plus sérieux il ajouta:

-Le talent, mon cher monsieur Roger, au temps actuel, il court les rues. Il y a pour une seule place une centaine au moins de concurrents. Comment voulez-vous que cela s'arrange? Naturellement c'est la faveur qui fait le choix; si donc vous êtes ambitieux, occupez-vous beaucoup plus d'être aimable que d'être instruit.(I)

Ce sont surtout les jeunes qui, ne voulant plus continuer la vie monotone de leurs parents, partent pour "la ville"; ils sont en cela secondés, et même stimulés, par leurs parents, qui n'aspirent qu'à voir leurs fils riches, pour rendre évidente la supériorité de leur classe sur les paysans et les ouvriers. Roger est un de ceux-ci. Elevé dans une famille petite bourgeoise, il abandonne son village de province pour aller chercher fortune à Paris. Mais il sera bientôt déçu de ce genre de vie superficielle et malhonnête et il décidera de retourner vivre à la campagne, chez lui.

André Léo, et cela peut étonner, parle très peu dans ses

---

(I) A. LEO, La grande illusion..., op.cit., p.239.

romans de la classe ouvrière. Elle s'occupe beaucoup, au contraire, des paysans. On peut supposer que la raison de ce choix, car ce ne pouvait être qu'une décision consciemment prise, réside dans le fait qu'à cette époque les paysans représentaient encore la partie la plus nombreuse des Français, et donc la plus importante du point de vue politique. De plus, les paysans ont dû avoir une importance considérable dans la vie d'André Léo-même, qui, née dans un village de la Vienne, parle souvent dans ses romans de leurs habitudes, de leur travail, de leur traditions, de leurs fêtes.

Dans ces descriptions longues et précises transparait son amour véritable pour ces gens simples, presque toujours pauvres, mais au cœur généreux. Un passage de ces scènes paysannes est par exemple celui du bal au village, pour n'en citer qu'un:

La ballade était commencée. Les violons grinçaient à tour de bras et la foule grossissait à chaque instant. On voyait arriver des paysannes pimpantes, à califourchon sur des jumentes de charrette, leurs jupes bien retroussées, un long tablier d'étoffe pendant de chaque côté pour cacher leurs jambes, mais dérangé sans cesse par le trot du cheval. Le plancher du bal n'était autre que le sol bien balayé de la place publique. Il n'y avait point de sièges ni d'enceinte. Moyennant deux sous par contredanse, que chaque garçon donnait au violoneux, dansait qui voulait, après quoi l'on se reposait d'une jambe sur l'autre. Il y avait bien là des bois de charpente sur lesquels de temps en temps s'asseyaient quelques jeunes hommes avec des filles sur leurs genoux, comme cela se fait à la campagne, sans que personne y trouve à redire; mais les filles n'y restaient guère, préférant voir la danse et surtout être vues, afin d'être invitées. Elles avaient presque toutes des fichus blancs de tulle ou de mousseline, découvrant le cou par derrière et chaste<sup>ment</sup> croisés sur la poitrine. Les coiffes les plus brodées étaient sorties de l'armoire ce jour-là, et les tabliers roses,

bleus, blancs, violets, arboraient toutes les couleurs du printemps. (1)

Ces paysans, qui aiment s'amuser simplement, qui travaillent dur toute la journée, qui vivent honnêtement et qui aiment ou haïssent de tout leur cœur, sans moyens termes, incarnent l'homme juste, l'homme qui sait goûter ses petites joies, qui est heureux parce qu'il ne prétend pas un luxe inaccessible. Dans presque tous les romans d'André Léo on trouve au moins une rapide allusion à ce genre de vie paisible. Mais l'on se tromperait si l'on croyait qu'André Léo prétend nous montrer seulement les aspects attrayants de la vie à la campagne; souvent elle met le doigt dans la plaie de leur réalité économique. Pauvres, quelquefois obligés même de voler pour se procurer à manger, exploités par les propriétaires de la terre qu'ils travaillent, ils ont quelquefois le courage de se révolter, mais cela ne les avantage point, au contraire, les gendarmes venant rétablir l'ordre.

Dans Les deux filles de M. Plichon, par exemple, la souffrance de ces gens et leur isolement dans la société sont tristement rappelés par André Léo, qui met dans la bouche d'Edith, l'une des filles, ces paroles, adressées à des paysans venue réclamer du blé chez son père, qui en avait les greniers pleins:

---

(1) A. LEO, Un mariage scandaleux, op.cit., p.159.

...La loi est terrible contre des actions pareilles à celles que vous faites. Retirez-vous donc promptement, je tâcherai d'obtenir de mon père qu'il donne le blé, ou vous le vende à crédit. Mais, au nom de votre vie et de votre liberté, retirez-vous. En ce moment, vous semblez les plus forts; demain, mes pauvres amis, la société tout entière serait contre vous, et elle vous écraserait.(1)

Mais à ces mots, l'un d'entre ces gens qui étaient là, "un homme aux joues creusées, au corps décharné, vrai martyr de la misère", s'écria:

-Qu'est-ce que ça nous fait? mourir pour mourir!

Et ce furent de toutes parts des clameurs, des plaintes. Une femme montrait son sein, où la peau se collait aux os. Une autre criait:

-Avoir du blé tant que ça chez soi, et laisser crever les gens comme les chiens, faut n'avoir pas de cœur!(2)

Dans ce cas, dans Les deux filles de M.Flichon, les gendarmes n'aperçoivent pas les "insurgés", parce qu'Edith et William, son ami, réussissent bientôt à les éloigner, en leur donnant de l'argent et en leur promettant du blé quelques jours plus tard. Toutefois, ce qui reste et frappe, c'est la réalité de cette pauvreté misérable.

Mais malgré ces conditions de vie, qui ne sont pourtant pas le propre de tous les paysans, ceux-ci savent tous garder leur bonté foncière.

Enfermés dans le cercle des occupations matérielles et rudement élevés, enfants immédiats de la terre, les paysans en

---

(1) A. LEO, Les deux filles de M.Flichon, op.cit., p. 302.

(2) Id.

général ont l'imagination lente et la sensibilité engourdie. Mais quand la douleur ou la joie les ont enfin saisies, c'est tout entiers qu'elles les possèdent, et pour eux toute préoccupation étrangère de honte, de crainte, d'intérêt ou de pudeur s'anéantit. La douleur s'étale dans toute sa force, la joie s'exhale dans toute sa naïveté. Regardez alors: voici bien l'homme aux prises avec la destinée, l'homme sans masque et sans vernis, chez qui le doute n'a rien ébranlé, auquel n'a point touché cette lime rongeuse que nous appelons décorum ou convenance. (1)

Tel est le bref portrait qu'en fait André Léo, qui a voulu mettre en relief la passion sincère qui les anime toujours. Michel, ce jeune homme qui travaille toute la journée, qui aime sa terre et la nature, qui parle simplement et avec spontanéité, les représente tous, il incarne leurs sentiments, leur naïveté. Michel aime vraiment, ce n'est pas un faux sentiment que le sien. Il adore cette Lucie qu'il sait ne pas pouvoir épouser, parce que sa famille fait partie de la petite bourgeoisie; sa sincérité le pousse pourtant à déclarer tout de même son amour, que sa simplicité ne sait pas cacher. Il a une morale solide, bien qu'exprimée par des mots simples:

-Le bien, ça n'est pas un mélange de tout, disait-il à "maman Lucie", un peu de ceci, un peu de cela, et puis quelque autre chose; non, c'est le bien tout net, et le mal, c'est le mal. Et quand je les vois l'un ou l'autre comme ils sont, ma foi, je tourne le dos, ou bien j'y cours vite et de tout mon coeur, sans m'inquiéter de ce que disent les gens. (2)

---

(1) A. LEO, Un mariage scandaleux, op.cit., p.190.

(2) A. LEO, Ibid., p.341.

Celle de Michel et de Lucie est l'histoire la plus belle, sans doute, qui soit issue de la plume d'André Léo. Mais Un mariage scandaleux n'est pas seulement le récit d'un amour qui réussit à la fin à se concrétiser dans le mariage malgré les obstacles, qui paraissent insurmontables, des préjugés de la bourgeoisie de province; c'est aussi et surtout la démonstration que les différences sociales peuvent être dépassées et que, si on veut réaliser le bonheur, elles doivent l'être. En amour comme en politique, dans la vie privée comme dans la vie publique, les séparations en classes sont nuisibles et les préjugés qui s'obstinent à les maintenir doivent être abattus. De leur union seule naît le bonheur.

Lucie, qui refuse un bon parti de la haute bourgeoisie, sait qu'elle peut réaliser son propre bonheur seulement en répudiant tous les préjugés qu'elle-même elle avait auparavant, que l'éducation et le milieu familial lui avaient inculqués. Par la force de l'amour et par celle du bon sens elle réussit à les dépasser; ainsi doivent faire tous les gens de bon cœur, qui sont nombreux dans la petite bourgeoisie: ils ne doivent plus mépriser les paysans, ne plus les considérer comme des inférieurs, comme ils ne doivent plus avoir honte de s'unir en mariage avec eux.

Clarisse est une de ceux-là. Soeur de Lucie, elle devient la personnification de la femme déçue, qui meurt sans avoir connu les joies de l'amour. Elle en est désolée, mais chez elle le préjugé est si fort qu'elle s'obstine jusqu'à la fin à condam

ner l'amour entre Lucie et Michel.(1)

Voilà comment André Léo nous la représente:

Il n'y avait dans cette âme-là ni faiblesse insouciante ni amour indulgent. Seule en elle-même, assise à l'ombre dans la vie, elle n'avait éprouvé que les revers de tous les beaux sentiments humains, et sa force intérieure, n'ayant pu s'épancher en amour, s'était aigrie en intolérance.(2)

Malheureusement, pourtant, le préjugé est chez presque tout le monde. On donne plus d'importance à l'opinion publique qu'à ce que l'on pense et que l'on croit juste de faire.

La femme, plus que l'homme, est l'objet de ces bavardages hypocrites, c'est pourquoi l'oncle de Lucie, M. Bourdon, cherche à convaincre sa nièce que son mariage avec Michel serait contraire aux convenances et même nuisible à son honneur:

-D'abord on se met d'une manière irrévocable au ban de l'opinion. Réfléchis un peu quelle situation ce peut être pour une femme qui ait la moindre pudeur et la moindre dignité, que de se voir vouée au mépris public, et, lorsque les enivrements de la passion sont évanouis, de se trouver seule, sans compensations, aux prises avec les amertumes d'une destinée qu'elle s'est faite par sa faute, en dépit du monde et de sa famille.

Oublies-tu combien la femme dépend de l'opinion, et qu'elle en dépend surtout absolument dans l'acte de son mariage? Cet acte, vois-tu, contient son sort tout entier. Par lui, elle peut s'élever, se relever même de fautes passées, ou s'abaisser à jamais. Lucie, dans la situation où tu es, je puis tout te

---

(1) A propos de ce roman, il est très intéressant de lire la critique d'un contemporain, M. Duriez, publiée dans le "Siècle" du 4 sept. 1863. L'article, reproduit dans l'appendice de cette thèse, met en évidence les valeurs artistiques et morales du roman, considéré "une des œuvres les plus remarquables que ces dernières années aient vu éclore".

(2) A. LEO, Un mariage scandaleux, op.cit., p.372.

dire. Eh bien, non seulement la fortune et le rang, mais la dignité, l'honneur et la vertu d'une femme dépendent de l'homme qu'elle épouse et de la place où il la fait asseoir. On a vu sur le trône, mon enfant, des femmes de mauvaise vie, devant lesquelles le monde entier se tenait à genoux; tandis que la pudeur et la vertu des femmes du peuple, à quoi cela importe-t-il, et qu'a-t-on même besoin de savoir si elles en ont?

-Vous ne peignez un monde sans moralité, dit Lucie; pourquoi lui sacrifierais-je le moindre de mes sentiments?

-Pourquoi? Pour toi-même, parbleu! Vivre ou ne pas vivre, il me semble que c'est la question.

-Oui, pour qui vit d'orgueil, répliqua-t-elle. Mais je préfère vivre d'amour.(1)

Ce dialogue synthétise bien des pensées d'André Léo: la position sociale de la femme dépendante de celle de l'homme, la nécessité d'observer les convenances pour vivre respectées, le peu de considération dans laquelle on tient les femmes pauvres, même si elles sont reconnues plus honnêtes et plus vertueuses que les riches, l'opposition entre l'orgueil et l'amour, entre la vie luxueuse et la vie simple, entre le monde sans moralité et celui qui a la moralité pour fondement. Ces deux mondes, ce sont celui de la ville et celui de la campagne. A Poitiers, dit M. Bourdon,

il y a des femmes, ..., qui, pour être mariées, n'en sont que plus libres, des femmes que cependant le monde traite avec respect. Tout leur talent consiste à garder les convenances et à faire que ce que tout le monde sait, personne ne soit en droit de l'affirmer.(2)

---

(1) A. LEO, Un mariage scandaleux, op.cit., p.480.

(2) A. LEO, Ibid., p.481.

Mais cela arrive seulement dans les villes: c'est là que l'aristocratie, la haute bourgeoisie ont leur domaine d'action. C'est là seulement que l'on cultive ce style de vie, c'est là qu'on l'a inventé.

Dans un autre roman, qui ressemble parfois à un traité, La famille Androit et l'éducation nouvelle, André Léo confirme son idée sur les villes. La campagne seule permet à l'homme d'avoir une bonne qualité de vie et à l'enfant une bonne éducation. Frès de la nature, l'homme ne sera plus en contact avec les bagesses de la société, le luxe et les aspirations mesquines. Là il apprendra à aimer le monde, la vie, les autres hommes. Le travail en plein air lui étant bienfaisant, il se fortifiera physiquement aussi bien que spirituellement:

Monsieur, c'est pour éviter le monde et donner à nos enfants la liberté et la santé que procure la campagne, que nous sommes venus dans cet ermitage, où nous n'admettons que des intimes...  
(I)

C'est ce qu'expliquait en effet un jour Mme Androit à un professeur du Collège de France, qui était venu vérifier le degré d'instruction de ses enfants.

La campagne, la nature, sont l'objet de fréquentes descriptions minutieuses, qui montrent l'attachement d'André Léo à la terre, aux fleurs, à tout élément naturel. Elle en découvre avec précision les nuances les plus imperceptibles, les couleurs et

---

(I) A. LEO, La famille Androit et l'éducation nouvelle, Paris, E. Duruy, 1899, p. 208.

les mouvements cachés. Car, en effet, la nature n'est pas, comme on le croit généralement, un ensemble de choses immobiles; et quand on vit à son contact on s'en aperçoit bien. Elle est vivante, et l'agitation de ses mouvements est même plus complexe que la confusion des villes les plus chaotiques. Mais sa beauté se révèle seulement à l'esprit qui sait la contempler, elle enchante seulement ceux qui se plaisent à en dévoiler les secrets:

Ceux qui, imbus des traditions classiques sur la dignité de l'homme, tiennent "à élever un front noble et à regarder les cieux", et qui, affectant invariablement dans leurs promenades la position verticale, ne touchent à la terre que par les semelles de leurs souliers, ceux-là ignorent ce grand monde de petites choses qui vit, croît, s'agite, aime, combat, meurt, dans l'espace compris entre la roche vive et la crête des herbes. Seuls, les promeneurs sans façon qui se reposent volontiers sur le sein de la mère commune savent quelle activité prodigieuse, quel tumulte étourdissant contient ce que les superficiels appellent silence des champs, calme de la nature.

Point de Londres, point de Paris, dont l'élaboration soit plus immense, plus emportée, plus complexe que celle de ce laboratoire des forces secrètes où de la fleur à la semence, des sucs aux racines, de la lumière aux tissus, de la cellule au type, de l'œuf à l'insecte, de la larve à l'être ailé, du simple au composé, du composé au simple, tout se meut sans trêve. Le silence n'est qu'un mot inventé pour couvrir déceimment l'impuissance de nos perceptions. Penchez votre oreille et tendez votre attention, écoutez: c'est le bruissement d'une Babylone, et vos yeux mêmes, si grossiers qu'ils soient, ne suffiraient pas à suivre tout ce qu'ils pourraient saisir. Ici des milliers d'individus marchent, glissent, volent, rampent, bourdonnent, chacun vers son but; et parmi tant de petites feuilles, pas une qui n'ait fait une toilette différente de celle de ses soeurs, pas un brin de mousse qui n'ait ses malheurs ou ses joies par-

ticulières, pas une graine tombée qui n'ait son attente et son avenir, pas un caillou qui n'ait choisi ses couleurs, pas un brin d'herbe qui n'ait son opinion préconçue. A l'heure où le jeune docteur s'abritait sous les genêts, toute cette fournaise de travaux, d'intérêts, de désirs et d'ambitions recevait encore une activité plus dévorante par les émanations de la terre chauffée aux ardeurs du jour. Les genêts exhalaient leurs plus vifs arômes, et le gazon foulé répandait une douce odeur.(1)

Mais, malheureusement, dans ce monde où l'on n'attache d'importance qu'à la frivolité et au luxe, il est difficile de trouver quelqu'un qui aime vraiment la nature et qui aspire à vivre à son contact. On trouve beaucoup de monde qui va chercher fortune à la ville, mais on ne trouve presque personne qui abandonne la vie désespérante des villes pour chercher le calme de la vie champêtre. William est l'une de ces rares personnes qui aimeraient vivre à la campagne. Dans ce dialogue avec sa fiancée Blanche il en explique les raisons:

Elle m'a demandé avec un étonnement naïf comment je pouvais préférer la campagne à la ville?

-Parce qu'on y vit davantage, lui ai-je répondu, ce qui l'étonna plus encore. C'est que vous prenez, chère enfant, l'agitation pour la vie, le tumulte pour l'action. Là bas, à force de se heurter, les efforts se neutralisent; les émotions y sont vives, mais successivement emportées par d'autres courants! Trop de mouvement étourdit, trop de stimulants énervent. Nous retournerons ensemble à la ville, puisque vous le voulez; mais c'est ici, ma Blanche, qu'on se sent vivre, qu'on aime à l'aise, qu'on se sent aimer.(2)

---

(1) A. LEO, Attendre-Espérer, Paris, Hachette éd., 1868, pp. 11-13.

(2) A. LEO, Les deux filles de M. Plichon, op. cit., p. 100.

Les tableaux des scènes champêtres et de la ville, ou des différents milieux sociaux qu'André Léo dessine dans ses romans nous rappellent souvent la précision et le sujet des descriptions de Balzac. Cet auteur, lui aussi, a voulu peindre les différentes classes sociales, le rôle nouveau de la noblesse ruinée, la haute bourgeoisie, qui court aux honneurs et à la fortune, la petite bourgeoisie, qui rêve d'accéder aux sphères supérieures, le peuple et les paysans, qui sont estimés capables de régénérer la société par leurs qualités. Mais si les thèmes sont les mêmes que ceux que développe André Léo dans ses romans, il faut toutefois remarquer que ces deux auteurs n'arrivent pas à la même conclusion: tout en se proposant une intention morale, qui consiste à régénérer l'homme en l'instruisant de ses misères et de ses tares, Balzac n'entend pas utiliser son oeuvre littéraire dans un but plus précisément politique, ce que fait, au contraire, André Léo. Régénérer l'homme, cela est juste, mais ce n'est pas suffisant de dire cela, parce qu'il y a une classe d'hommes, celle au pouvoir, qui pour rien au monde ne se rachèterait. Cela parce qu'elle a vu s'accroître son pouvoir politique et économique justement grâce à sa conduite malhonnête, trompeuse, perfide et hypocrite. Jamais elle ne voudrait "se moraliser", parce que cela lui coûterait trop cher. De ces gens-là, il faut donc se débarrasser, il faut les éliminer, car, tant qu'ils seront au pouvoir, jamais la justice ne triomphera. Mais pour ce faire, il faut une action politique,

il faut une lutte du peuple entier contre ses exploitateurs. Et c'est justement sur cette ligne que se meut et que se justifie l'oeuvre littéraire d'André Léo, qui combat par tous les moyens à sa disposition pour la réalisation d'une France socialiste.

Mettre en lumière les abus de pouvoir, les manœuvres intéressées et bien calculées des hommes politiques, les misères du peuple et les aspirations de la petite bourgeoisie, n'est donc pas le seul but de l'oeuvre littéraire d'André Léo. Elle se propose surtout de réaliser un monde nouveau, construit sur des bases différentes et opposées aux précédentes.

### III.2. La question de la femme

#### III.2.I. Etat de la question

La question de la femme ne date pas d'aujourd'hui. Déjà aux siècles précédents quelques femmes ont posé les bases de revendications légitimes. En France, de Christine de Pisan à Louise Labé, de Marguerite de Valois à Marie de Gournay, de Mme de Châtelet à Mme de Coigny, d'Olympe de Gouges à Mme de Staël, de Mme Colet à George Sand, on peut entrevoir une ligne de continuité: toutes ces femmes demandaient que les femmes soient considérées comme des êtres humains.

Mais c'est surtout après la Révolution française de 1789, qui a voulu que tous les hommes fussent égaux en droit, qu'un nombre toujours croissant de femmes, même si en fait il restait

très limité, a mené une oeuvre de propagande en faveur de la reconnaissance de leurs droits méconnus.

Au XIXe siècle, sous l'impulsion des mouvements socialistes s'inspirant de Saint-Simon, de Fourier, de Cabet et de Marx on allait poser le problème en même temps que celui du prolétariat: le socialisme, en luttant pour la libération de l'humanité tout entière, envisage aussi la libération de la femme. Mais tous les socialistes ne se déclaraient pas les défenseurs des droits de la femme. Proudhon, dont l'influence sur la classe ouvrière n'était pas négligeable, surtout pendant les années de l'Empire, était l'un de ceux-ci.

Dans Amour et Mariage, il a prétendu prouver la triple infériorité de la femme, du point de vue physique, intellectuel et moral. La subordination de la femme à l'homme serait inévitable et tout à fait justifiée par cette triple infériorité. Auguste Comte, Michelet, Emile de Girardin, des "penseurs" de l'époque, étaient de son avis.

Le fait que même des socialistes pouvaient penser que la femme devait être soumise à la tutelle d'un homme, mari, père ou ament, signifiait et signifie encore aujourd'hui qu'il est impossible d'identifier la question du prolétariat avec celle de la femme: une fois aboli l'état capitaliste, la soumission de la femme resterait, parce qu'il est dans l'âme des hommes, et souvent des femmes aussi, des préjugés que l'habitude et l'intérêt ne peuvent souvent pas anéantir, même si la raison les condamne. D'autre part, la subordination de la femme est

bien antérieure au système capitaliste, et la disparition de celui-ci n'impliquerait pas nécessairement la disparition d'une situation millénaire.

Après cette brève considération personnelle que nous nous sommes permis de faire, retournons au cas particulier des socialistes français. Nous disions que l'influence de Proudhon sur les ouvriers français était grande. On s'aperçoit en effet que même la section française de l'A.I.T., qui avait été organisée par les proudhoniens Tolain, Fribourg, Charles Limousin, s'était tout de suite exprimée contre la participation des femmes à la production et donc au travail.

Mais cela n'empêchait pas les femmes d'adhérer tout de même à l'Internationale. Victorine Bronchon, Nathalie Lemel, Marguerite Tinayre ne sont que des exemples de femmes très actives et d'une énergie peu commune, qui combattirent au sein de l'Internationale pour le triomphe des idées socialistes.(1)

Souvent, en effet, les femmes conscientes de leur condition et décidées à réclamer leurs droits d'êtres humains s'étaient activement engagées dans la vie politique. Nous ne citerons que les noms les plus célèbres, parmi lesquels celui de Louise Michel, de Pauline Roland, de Jeanne Deroin, de Mme Collet, de Mme Poirier, de Noémie Reclus, et aussi celui d'André Léo.

Désirant se libérer, les femmes avaient participé en masse

---

(1) Cfr. E. THOMAS, Les Pétroleuses, op.cit., pp.22-27.

à la première révolution:

Jamais cependant les femmes ne se mêlèrent plus activement à une révolution. Depuis l'un de ces grands épisodes, le voyage de Versailles, qu'elles firent à elles seules, on les voit dans tous les événements, sur tous les théâtres: fêtes, émeutes, prisons, échafauds.(1)

Puis, en 1830 et en 1848, c'est le même désir de justice qui les a poussées à lutter avec les hommes contre le despotisme des pouvoirs politiques. Enfin, pendant la Commune, "la participation des femmes à la Révolution de 1871 a frappé par son importance tous les contemporains."(2)

Elles se sont donc montrées toujours disponibles, mais leur concours a été souvent refusé et méprisé, et c'est aussi à cause de cela que les révolutions ont toujours échoué:

...croit-on pouvoir faire la Révolution sans la femme? -dit André Léo au général Dombrowski en mai 1871- Voilà quatre-vingts ans qu'on l'essaie et que l'on n'en vient pas à bout.(3)

Refusées, elles combattaient pourtant tout de même, parce qu'elles sentaient la nécessité d'un renouvellement de la société. Mais, à vrai dire, leur élan diminua de beaucoup après la première révolution, et cela s'explique aisément: elles avaient combattu pour la liberté et l'égalité pour tous les hom

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, Liberté ou monarchie, Paris, au journal "Le droit des femmes", 1869, pp.4-5.

(2) E. THOMAS, Les pétroleuses, op.cit., p.9.

(3) A. LEO, La révolution sans la femme, in "La Sociale", 8 mai '71.

mes, mais cette liberté et cette égalité leur étaient encore refusées. Ainsi rejetées par cette révolution qu'elles avaient contribué à faire,

elles en perdirent le sens, comme d'ailleurs, la plupart des révolutionnaires eux-mêmes, et bientôt travaillèrent à l'étouffer. Elles l'avaient faite par haine du despotisme; elles la défirent par le même motif. (1)

En effet,

on avait, au nom du genre humain, tant violé l'humanité; au nom de la liberté, on avait poussé si loin la tyrannie, qu'on avait perdu l'élan initial et le sens du but. (2)

"Tous les hommes naissent libres et égaux en droits" avait proclamé la Révolution. Cette formule, si importante parce qu'elle donnait les principes du droit nouveau, n'avait pourtant rien changé dans la réalité des inégalités: elle n'avait su résoudre, parce qu'on avait voulu en détourner la signification, ni la question de la société divisée en classes, ni la question de la femme.

Remplacez le mot: "hommes" par: "êtres humains", conseille André Léo; l'esprit est le même et l'équivoque cesse. Qui chercherait d'ailleurs une exclusion dans cette pensée, large comme l'humanité même, ne comprendrait rien à l'élan qui la formula. (3)

Mais le droit individuel, né de la Révolution, saura demander justice et il triomphera. Ainsi, le droit ne résultera plus que de l'existence d'un être humain, et non de ses autres caracté-

---

(1) A. LEO, La femme et les mœurs, op.cit., p.5.

(2) Id.

(3) A. LEO, Ibid., pp.143-144.

riatiques, du reste particulières à chaque individu, indépendamment du sexe.

Les hommes de la Révolution ne comprirent pas la vraie signification du droit basé sur l'individu.

Lorsqu'on s'oppose à la revendication pour la femme, de la liberté et de l'égalité, lorsqu'on vient formuler une constitution de la famille, dont le premier article est l'assujettissement de la femme, et sa dépendance matérielle, il faut s'avouer du moins que l'on vit encore de l'esprit du passé, qu'on se fait le champion de l'ordre ancien, contre les principes de l'ordre nouveau. (1)

Mais les hommes, quelle raison alléguaient-ils pour "exclure la femme du droit inhérent à tout individu de l'espèce humaine?"

L'utilité? Mais l'utilité, "dans l'ordre véritable, se confond avec la justice, qui a pour mesure l'être individuel." (2)

L'infériorité physique? "Mais le contrat social a pour but de remplacer le droit du plus fort par le droit commun." (3)

L'infériorité morale? "Mais il n'y a pas de moralité sans liberté, sans responsabilité." (4)

L'infériorité intellectuelle? "Même si l'on admettait que la femme est moins intelligente que l'homme, ce qui n'est pourtant pas scientifiquement prouvé, s'ensuivrait-il qu'elle dût être privée de son droit? En a-t-elle moins...pensée, conscience, volonté, en un mot ce qui constitue l'égalité de nature, partant l'égalité de droit...A-t-on jamais dans aucun temps essayé d'at

---

(1) A. LEO, La femme et les mœurs, op. cit., pp. 151-152.

(2) A. LEO, Ibid., p. 153.

(3) Id.

(4) Id.

tacher le droit de vote -continua-t-elle ironiquement- à un brevet de capacité intellectuelle? Qui donc l'oserait signer? ...où est l'Être humain qui peut dire à son semblable: je connais tes limites; je te contiens; je te dépasse et je te juge ..."(1)

Chez la femme, comme chez l'homme, conclut alors André Léo, l'unité de nature et la diversité de manifestation réclament leur double droit d'égalité et de liberté.(2)

Mais la réalité était bien différente, parce que les hommes, tout en se disant des démocrates, ont voulu refuser à la femme ses droits. Ils se sont montrés inconséquents, parce qu'ils n'ont voulu détruire la monarchie que pour en bâtir une autre chez eux, dans leur famille. Ces hommes ont abusé de leur pouvoir, qu'ils ont même prétendu légitimer, et les femmes, elles, n'ont pu alors que s'éloigner avec dégoût de cette Révolution qui les avait trompées, et elles sont retournées défendre l'ordre passé.

Le catholicisme a mis alors tout en oeuvre, dit André Léo, pour les séduire:

...il renouvela son "génie", se fit romantique, s'entoura de poésie et d'encens et ses pénitentes durent abjurer entre ses mains ce libre arbitre qui les avait égarées, et renoncer, non aux pompes de Satan, mais à celles de l'esprit, bien plus dangereuses aux yeux de l'Eglise.(3)

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., pp.153-154.

(2) A. LEO, Ibid., p.156.

(3) A. LEO, Ibid., pp.5-6.

Mais heureusement, dit encore André Léo, "l'esprit retrouva sa route" et, en dépit de l'Eglise et du préjugé, "les femmes revinrent à la littérature et à la philosophie."

Cet élan trouva bien des obstacles. C'était surtout par la raillerie que l'on combattait et que l'on cherchait à faire taire les femmes. Les nouveaux émancipés, devenus maîtres, devaient bien défendre leur règne! Ils se plaisaient à appeler bas-bleus les femmes écrivains, "appellation bizarre qui contient pourtant un sens vrai: c'est que la femme s'éloigne d'autant plus de la coquetterie qu'elle cultive davantage son intelligence."

(1) André Léo aussi est appelé bas-bleu. Barbey d'Aurevilly, dans Les oeuvres et les hommes, lui consacre un chapitre entier. Il la définit "un bas-bleu forcé, trop conglutiné dans son indigo, pour être jamais la créature, enflammée et inspirée, qu'on appelle une grande artiste."(2)

Et peu après il écrit, dévoilant ainsi ses préjugés masculins:

La raideur de l'institutrice, -de ce piquet intellectuel qu'on appelle une institutrice, - supprime les mollesses de la femme, qui feraient son génie, comme les rondeurs font sa beauté, et durcit, quand elle l'a, jusqu'au sentiment maternel.(3)

Barbey d'Aurevilly, et bien d'autres avec lui, est convaincu que

"l'avocasserie" pour les droits de la femme détermine beaucoup plus les livres des bas-bleus que la vocation des belles oeuvres.(4)

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., p.8.

(2) J. BARBEY D'AUREVILLY, Les oeuvres et les hommes, Genève, Slatkine Reprints, 1968, t.V, Les bas-bleus, p.266.

(3) J. BARBEY D'AUREVILLY, Ibid., p.267.

(4) J. BARBEY D'AUREVILLY, Ibid., p.273.

Ces railleries, commente André Léo, se proposent comme but de flétrir les tendances sérieuses de la femme et d'encourager chez elle la frivolité comme une vertu.

Pendant le second empire, depuis 1853, quelques femmes ont eu le courage de mettre publiquement sur le tapis leurs problèmes et leur condition. André Léo fait leur éloge dans La femme et les mœurs. Julie Daubié, dans La femme pauvre au XIXe siècle, Juliette Lambert, dans Idées anti-proudhoniennes, Jenny d'Héricourt, dans La femme affranchie, défendent avec ardeur leur émancipation. D'autres femmes exprimaient leur pensée sur leurs droits politiques dans des conférences publiques. Parmi ces femmes étaient Maria Deraismes, qui participait aux conférences du Grand Orient, Paule Mink, et André Léo elle-même, qui était "l'une des oratrices les plus en vue".(1)

Dans ses romans, André Léo dénonce les mœurs et les habitudes de cette société qui avilit la femme et qui la soumet, économiquement et spirituellement, à la volonté de l'homme. Voyons par exemple la question du salaire.

Le salaire de la femme qui travaille est insuffisant. Elle gagne moins que les hommes pour le même travail. André Léo condamne souvent cette injustice. Dans Aline-Ali, par exemple, on lit ce dialogue :

Aline s'informa du salaire que chacune gagnait ainsi à travailler de trois heures du matin jusqu'à la nuit, sauf l'heure de

---

(1) E. THOMAS, Les Pétroleuses, op.cit., p.41.

la méridienne.

-C'est vingt-cinq sous, mam'zelle-, dirent-elles simplement, com prenant si peu le mouvement de la jeune maîtresse à cette répon se qu'elles ajoutèrent:

-C'est de la dure ouvrage, voyez-vous.

-Et combien gagnent les hommes?dit Aline, qui ne s'en était point encore inquiétée.

-Eux, c'est trois francs.

-Avancent-ils beaucoup plus que vous?

-Dame! faut ben que nous arrivions en même temps qu'eux au bout du sillon, et ça nous donne rudement de peine; mais ensuite c'est eux qui chargent les gerbes sur les charrettes et qui engrangent le soir.

-C'est pas que nous nous reposons pendant ce temps-là, dit une autre, qui semblait n'avoir pas la langue épaisse; il nous faut alors courir vite chez nous, emportant seulement un morceau de pain pour notre souper, afin de faire la soupe aux enfants, les faire manger, les coucher, laver quelquefois leurs vêtements, la vaisselle, mettre tout en ordre. Il y a longtemps que l'homme ronfle quand nous nous mettons au lit, et c'est encore pour nous lever encore une demi-heure plus tôt que lui, à l'aubette.

-Assurément, dit Mlle de Maurignan, la fatigue est grande; le travail ne semble pareil, vous supportez également la chaleur du jour: votre salaire doit, par conséquent, être le même. (1)

L'indépendance économique est, on le sait, la condition indispens able de la liberté, aussi bien pour l'homme que pour la femme. Mais, avec son salaire insuffisant, la femme ne peut au contrai re pas même vivre honorablement, et elle est obligée de s'abais ser à des activités dégradantes pour pouvoir gagner suffisamment pour ne pas mourir. Julie Daubié, elle aussi, avait déjà mis l'ac cent sur le caractère exclusivement économique de la prostitu tion. André Léo, dans La femme et les moeurs, croit opportun de citer à ce propos quelques pages de La femme pauvre au XIXe siè-

---

(1) A. LEO, Aline-Ali, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven & G. éd., 1869, pp. 333-334.

cle. En voilà quelques morceaux:

La misère des prostituées est telle que dans un dépouillement de liste des filles inscrites à Paris, parmi plus de 6.000 prostituées, on n'en trouva que deux qui eussent pu vivre de leur travail ou de leurs revenus...l'une d'elles lutta trois jours contre les tortures de la faim avant de se faire inscrire... Des ouvrières, des servantes sans ressources et sans asile sont obligées d'errer dans les rues de nos villes, où la police les ramasse;...Sur 4.000 filles inscrites natives de Paris, on en trouvait, il y a quelques années, à peine 100 en état de signer leur nom...les filles naturelles forment le quart de l'effectif des maisons de tolérance, complété en partie par les victimes de la séduction...La prostitution légale ne nous donne donc qu'une faible idée des progrès de la démoralisation dans notre siècle; car le nombre des jeunes filles vouées à la prostitution clandestine est triple à Paris de celui des filles inscrites...(1)

La prostitution, dit André Léo, est probablement la plus évidente des conséquences de la situation d'infériorité dans laquelle se trouve la femme, mais il y en a bien d'autres: par exemple, la dégradation de la signification du mariage, qui ne devient plus qu'un expédient économique, la diffusion presque générale du concubinage dans les villes, les infanticides, qui "comptent pour un chiffre élevé dans la statistique judiciaire des dix dernières années", (2) le développement de "l'industrie sociale" des avortements, la dégénérescence physique, qui suit la dégénérescence morale et qui fait que "la population s'abaisse et s'abâtardit", la prolifération des enfants trouvés,

---

(1) J. DAURIE, La femme pauvre au XIXe siècle. D'après A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., pp.29-30.

(2) A. LEO, Ibid., pp.23-24.

qu'on peut compter au nombre de 50.000 par an, en France, mais dont les trois quarts meurent avant les douze ans, tandis que le reste est appelé à peupler les prisons et à figurer sur l'échafaud. (1)

Mais ce n'est pas encore tout. En effet, on doit tenir compte aussi de la condition des femmes de la bourgeoisie qui ont été élevées dans le but unique du mariage et auxquelles on n'a appris que la frivolité et l'amour du luxe. Ce n'est pas leur faute si maintenant elles sont superficielles et légères. La responsabilité en retombe au contraire sur les hommes et sur la société qu'ils ont modelée à leur gré.

Mais désormais elles ont pris à cœur leur destinée:

La femme, née pour plaire, a pris cette destinée si fort au sérieux que le budget de la toilette est devenu dans quelque ménage, au point de vue du découvert et de l'emprunt, semblable à celui d'un gouvernement. (2)

L'homme aime que la femme soit "ignorante, vaine, sensuelle" et lui, il se veut séduit par elle. Il ne recherche en réalité ni son amour, ni sa confiance; trop souvent seulement sa dot. Il n'en est qu'un très petit nombre qui pensent comme William:

Et je me disais, à part moi, qu'un bourgeois ignorant, ou simplement lesté de la science de collège, veuille une femme ignorante, ambition de borgne qui cherche un royaume d'aveugles,

---

(1) Cfr. A. LEO, La femme et les moeurs, op. cit., pp. 20-25.

(2) A. LEO, Ibid., pp. 35-36.

affaire de sottise et de vanité; mais je ne puis comprendre qu'aucun motif honorable pousse un homme à se priver d'une compagne intelligente dans cette éternelle conversation du mariage.(1)

Les causes de cette démoréalisation, on les cherche souvent dans la politique. Mais la politique, dit André Léo, n'est que un effet. En réalité, c'est la débauche qui a produit l'abaissement des esprits, parce que les hommes, au lieu de suivre les directives de l'amour, ont recherché le seul plaisir des sens. Entre l'amour et la débauche, il est en effet une différence immense, qui porte naturellement à des conséquences remarquables: tandis que la débauche ne s'applique qu'aux sens, l'amour saisit à la fois toutes les facultés de l'être. De cette manière, "dans l'amour, l'être aimé devient l'idéal même; dans la débauche, l'être n'est qu'un objet."(2)

La logique d'André Léo est conséquente: c'est en considérant la femme un objet au lieu de la respecter comme un individu, qu'on dégrade les mœurs. Voilà alors comment André Léo répond à ceux qui se demandent d'où viennent la démoréalisation sociale et la corruption de notre société:

D'où vient la démoréalisation sociale? De la dépendance matérielle de la femme, autrement dit de l'insuffisance de son salaire, de l'impossibilité où elle se trouve de suffire seule à ses besoins.

---

(1) A. LEO, Les deux filles de M. Plichon, op.cit., pp.III-III.

(2) A. LEO, La femme et les mœurs, op.cit., p.26.

D'où viennent la corruption dans l'Etat, l'assouplissement des consciences aux obligations des gros traitements -et des petits- le besoin général du luxe et ses excès? les préoccupations matérielles dominant et remplaçant toutes les autres? en somme, la liberté et la dignité, perdues quant au présent, menacées dans l'avenir? D'où vient, moins de cent ans après Voltaire, le règne continué de l'obscurantisme? Et quatre-vingts ans après la déclaration des droits de l'homme, le despotisme réintroduit? -De cette dépendance morale et intellectuelle de la femme, qui la rend étrangère à l'idée, au droit, à la justice, à l'honneur et la livre tout entière, aux occupations serviles, ou aux goûts frivoles, surexcités par la vanité.

...Si nos maux sont faits d'ignorance et d'énerverment, la moitié de la nation, dressée à l'obéissance et à la superstition, explique suffisamment tous les excès impunis du double servage, politique et religieux, que nous subissons.(1)

### III.2.2. Infériorité physique de la femme

La femme n'est pas inférieure à l'homme, elle est seulement différente de lui. Sa force est destinée vers d'autres objets, elle est dépensée d'une autre manière. En effet,

Si la femme est inférieure à l'homme en tant que manoeuvre, elle l'est, comme reproducteur principal de l'espèce, le premier ouvrier de l'humanité.(2)

De toute façon, continue André Léo, historiquement elle a été "la première bête de somme" et actuellement "elle partage avec l'homme la plupart des travaux pénibles".(3) En plus, elle a à soutenir les fatigues de la gestation, de l'accouchement

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., pp.41-43.

(2) A. LEO, Ibid., p.48.

(3) Id.

et les soins donnés aux enfants, fatigues, celles-ci, "qui dé passent de beaucoup celles du travail le plus dur".(1)

Ensuite, même en supposant qu'elle soit réellement "l'être faible et chétif, pâle et vaporeux, qu'un faux idéal lui don ne pour modèle", devrait-il en résulter qu'elle soit déclarée inférieure et subordonnée au point de vue moral et intellec- tuel?

Depuis quand est-il établi que la force physique et l'intelli gence soient en raison directe l'une de l'autre?(2)

Le grand Goliath fut abattu par le petit David, nous rappelle André Léo.

Mais la raison principale qui devrait convaincre tout le monde à opter pour l'égalité des droits entre deux êtres qui ont une force physique différente, c'est que dans une société civili- sée comme la nôtre, il est absurde de parler encore du droit du plus fort, dont il était question dans l' "état sauvage":

Au point de vue de la société -écrit André Léo-, le droit du plus fort n'existe pas. C'est la première abdication que le contrat social exige, et il faut qu'elle soit complète. Il n'y a point entre deux situations, entre deux principes, d'op position plus marquée. Le principe d'association, qui est au fond celui d'équité..., a précisément pour but de combattre l'a bus de la force; et plus le système de l'association s'étend et se perfectionne, plus le principe adverse recule et s'anéan tit.(3)

(1) A. LEO, La femme et les mœurs, op.cit., p.49.

(2) A. LEO, Ibid., p.55.

(3) A. LEO, Ibid., pp.58-59.

### III.2.3. Infériorité intellectuelle

...la femme est incapable des hautes conceptions et même d'un travail suivi;...elle n'est faite que pour adorer l'homme et lui obéir. Et, comme preuve de ces assertions, le cerveau féminin serait plus petit que le cerveau mâle.(1)

Ce sont des "amateurs de physiologie" qui parlent de la sorte. Ce qu'André Léo conteste à ces physiologistes, c'est qu'ils prétendent affirmer l'infériorité intellectuelle de la femme en la justifiant par la petitesse de son cerveau par rapport à celui de l'homme.

Or, la question n'est pas de savoir si le cerveau féminin est vraiment plus petit que le masculin ou vice-versa, ce qui signifierait vouloir éluder le problème; il s'agit, au contraire, de rechercher les causes effectives, réelles de l'apathie de la femme à l'égard des problèmes sociaux.

Lorsque l'intelligence de la femme aura cessé d'être systématiquement enfermé dans les premiers moules de la conception humaine; quand on lui aura rendu l'air et la liberté; quand elle recevra une instruction semblable à celle de l'homme, -ce qui ne veut pas dire semblable à celle d'à présent,- alors nos physiologistes pourront reprendre leurs balances et recommencer leurs calculs. Jusque-là, le bon sens et l'équité leur commandent de ne pas se montrer si pressés.(2)

Si l'on donnait à la femme le même type d'instruction que celui que l'on donne aux hommes, si l'on permettait que cette instruction soit aussi complète pour elles que pour eux, alors

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., p.65.

(2) A. LEO, Ibid., p.73.

L'on verrait ce que deviendrait cette prétendue infériorité.

Mis, dit-on, "instruire une femme c'est nuire à son cœur".

(1) On devrait donner à ce "tendre esprit" seulement des choses préparées exprès pour lui, "saines à garder, faciles à comprendre", car, dit-on encore, "l'homme et la femme ne pensent point de même et ne s'approprient rien de la même façon." (2)

Mais comment diviser les sciences pour les deux sexes? Où tirer cette ligne de démarcation que les femmes ne devraient pas dépasser? Et si quelques femmes sentaient la nécessité de connaître plus qu'il ne leur est permis? A ce dilemme, il n'y a qu'une solution, dit André Léo, "enseigner bravement aux filles et aux garçons, indistinctement, telles qu'elles sont, la science et la vérité." (3) Du reste, continue-t-elle adroitement,

si l'esprit de la femme est naturellement différent de celui de l'homme, elle saura d'elle-même distinguer ce qui lui convient et rejeter le reste. (4)

En vérité, l'homme est contradictoire. En effet, il se dit convaincu de la nature sensible, fragile et délicate de la femme, tout en montrant qu'il a peur qu'elle ne change par une éducation nouvelle.

Les hommes n'admettent pas l'intelligence chez elle, ils lui

---

(1) A. LEO, La femme et les mœurs, op.cit., p.73.

(2) A. LEO, Ibid., p.74.

(3) A. LEO, Ibid., p.78.

(4) Id.

accordent seulement sa supériorité en fait de sentiments. Mais il est dans cette conviction une autre contradiction, parce qu'en réalité l'intelligence et le sentiment ne s'opposent pas; ils sont au contraire étroitement liés. D'abord,

le siège du sentiment est le cerveau, le même que celui de la pensée. Et vous venez d'assurer, continue-t-elle d'un ton moqueur, que le cerveau de la femme est plus petit que celui de l'homme!(1)

Et puis, comment pourrait-on concevoir chez un même être un sentiment juste avec la pensée fautive? André Léo explique:

Telle personne par exemple -et ceci n'est pas une supposition, mais de l'histoire- qui dans son enfance et sa jeunesse, fut, en raison de son éducation et de son milieu, fort aristocrate, reconnaissant plus tard l'égalité, la servira de toute son âme, parce que, suivant ses croyances, ses sentiments auront changé.

Comment les choses en seraient-elles autrement? Imaginons un peu un être chez qui le sentiment irait d'un côté, la pensée de l'autre.(2)

Dès que le sentiment cesse de s'appuyer sur un motif, c'est-à-dire sur une pensée, il devient un instinct.

Respecter le sentiment chez la femme et le conserver par l'ignorance, ..., cela ne veut dire qu'une chose: abandonner la femme à ses instincts. C'est à cette conclusion anti-progressive anti-civilisatrice, qu'aboutit ce beau système, qui fait de l'homme et de la femme deux êtres différents, nés pour représenter chacun une part de l'être, sur la foi d'une antinomie

---

(1) A. LEO, La femme et les mœurs, op. cit., p. 82.

(2) A. LEO, Ibid., p. 85.

(3)

qui n'existe, ni dans la nature des choses, ni d'après les lois du sens commun.(1)

En empêchant la femme de s'instruire, en ne lui proposant comme but de la vie que l'amour et le mariage, en lui refusant sa liberté, c'est la société tout entière qui s'abaisse. Il serait donc dans son intérêt même d'élargir l'éducation de l'intelligence à tout le monde, et donc aux femmes aussi.

### III.2.4. La maternité

Voici le grand argument, le socle de la chaîne, par laquelle on attache de tout temps la femme à la case, au gynécée, et maintenant au foyer.(2)

La société accorde volontiers à la femme seulement ce rôle, mais la maternité, toujours exaltée dans tous les ouvrages d'André Léo, ne doit pourtant pas devenir sa fonction suprême, "sa morale", "son génie". La femme ne naît pas uniquement pour la fonction maternelle:

...la femme naît, aussi bien que l'homme, pour la vie, ainsi que ses diverses aptitudes le démontrent; et, de même que pour tout être conscient, son devoir ne relève que de sa conscience, à elle; il ne peut être antérieur à sa liberté.(3)

C'est donc pour la vie qu'elle doit se préparer, et c'est précisément en se préparant pour la vie qu'elle se prépare pour la maternité, car la maternité, ce n'est pas seulement la con

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., p.88.

(2) A. LEO, Ibid., p.99.

(3) A. LEO, Ibid., p.105.

ception de l'enfant, c'est aussi et surtout "le summum de toutes choses humaines":

Là il ne faut semer, sous forme d'impressions, que des idées justes; reconnaître en germe les déviations probables et tout diriger en haut vers la lumière; il y faut en un mot la science suprême, celle de l'Être, pour laquelle, si intelligente et si préparée qu'elle soit, la femme ne le sera jamais assez, et devra s'aider, avec intelligence et sincérité, des forces du père, de la famille, de la société.(1)

Donc, cette tâche qui nécessiterait une connaissance la plus possible étendue est au contraire accomplie par une ignorante, qu'on prétend garder telle. A la mère, la science ne serait pas mauvaise ou vaine, au contraire, elle lui serait nécessaire. Mais les hommes connaissent bien la condition de leur pouvoir! Ils savent bien que

de la connaissance dérive la volonté, comme de l'ignorance l'incertitude. Qui pense et qui sait veut, ajoute André Léo; tous les despotes sentent cela.(2)

Ils sentent aussi que le travail les rendrait indépendantes, et c'est pour cela qu'ils le leur défendent; c'est pour cela qu'ils veulent fonder toute la destinée de la femme dans la maternité:

C'est dans ce point unique cependant qu'on veut absorber et fonder toute la destinée de la femme. C'est pour cela que dans les récentes discussions populaires à ce sujet, on faisait

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., p.106.

(2) A. LEO, ibid., p.103.

abstraction de la nécessité même pour soutenir que la femme doit être affranchie de tout travail.(1)

Et pourtant, si noble et si grande que soit cette tâche, elle n'occupe pas la femme pendant toute sa vie, sans considérer qu'il y a aussi bien des femmes sans enfants qui sont condamnées à la fainéantise à cause du rôle que leur a assigné la société!

En songeant à ceux qui craignent que la femme "trop adonnée aux choses de l'esprit" ne néglige ses devoirs maternels; en pensant à ceux qui croient que chez la femme la liberté de viendrait licence, André Léo écrit:

Tristes incroyants, qui estiment que l'intelligence et la liberté conduisent au mal! Et puis, quoi? de ce que l'excès est possible, s'en suit-il que l'usage de tout bien doive être interdit?

...La vie a ses risques et périls, et la liberté a les siens. Mais les prévenir par la mort ou par l'esclavage, dépasse les bornes de la prudence.(2)

L'attachement des hommes à leurs privilèges se révèle encore une fois au sein de la famille. Exalté dans la littérature et dans le théâtre, le rôle de la mère est au contraire, dans la réalité, dans la vie intime de tous les jours, méprisé. La mère, dans la famille, n'est pas respectée. En effet, "on ne respecte que ceux qu'on estime".(3) Et l'estime n'est don-

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., p.107.

(2) A. LEO, Ibid., p.III.

(3) A. LEO, Ibid., p.III.

née qu'à ceux qui ont de la "force intellectuelle" en même temps que du pouvoir:

Ce qui commande l'estime, c'est la force intellectuelle; ce qui commande l'obéissance, plus encore, hélas! -la déférence du moins- aux temps où nous sommes, c'est le pouvoir.(1)

Or, l'usage et la loi empêchent à la mère toute influence et toute autorité. Dans la famille, c'est la volonté seule du père qui compte, et les enfants le savent bien. Ceux-ci, voyant l'incompétence de leur mère, justifient l'autorité du père, et ils accordent à leur mère de l'affection un peu dédaigneuse, dont le père lui-même donne l'exemple:

...on accepte ses soins et ses gâteries comme chose due, par bonté pure, car la femme a des besoins de tendresse à satisfaire; on méprise ses avis; on raille ses inquiétudes; la mère entend le nom de "femme" tomber avec dédain de la bouche de son fils.(2)

Dans les villages, le fils, devenu chef de famille, est le maître. Là, c'est-à-dire chez l'immense majorité, "la femme doit obéir, fille à son père, femme à son mari, mère à son fils."

(3)

Ainsi, aussi longtemps la femme restera intellectuellement et légalement inférieure, elle sera méprisée. Et l'homme ne la respectera "que lorsqu'elle sera son égale en droit et en fait, armée des mêmes droits et des mêmes puissances."(4)

---

(1) A. LEO, La femme et les moeurs, op.cit., p.112.

(2) A. LEO, Ibid., p.113.

(3) A. LEO, Ibid., p.115.

(4) A. LEO, Ibid., p.118.

### III.2.5. Le mariage et l'amour

De cette condition de la femme, de sa prétendue infériorité, de sa soumission totale à la volonté de l'homme, il ne peut pas résulter dans la famille une entente complète, un amour vrai. La famille ne devient qu'une institution légale, "un corps sans âme, un cadavre", tandis qu'elle doit être fondée sur l'amour et sur la compréhension. Les phrases qui suivent reflètent la pensée d'André Léo à cet égard. Elle les met dans la bouche de Pierre, qui est entraîné d'expliquer à Marianne, la jeune fille qu'il aime, comment il conçoit la famille et l'amour:

Je crois de toutes les forces de mon âme à l'amour, à l'amour vrai, à la fois idéal et charnel, aspiration de tout l'être, où la femme n'est plus l'idole d'un jour, mais la compagne, l'amie, l'amante de toute la vie; à l'amour qui élève, moralise, féconde, et dont la famille est le but et l'une des principales joies. J'y crois non seulement parce que tel est mon sentiment, mais parce que cet amour est le seul qui réponde individuellement à tous nos besoins, socialement à la justice, de même que physiquement il est le seul conforme aux lois naturelles.(1)

Cet amour, qui doit absorber toutes les facultés de l'homme, corps et sentiment, donc, ne doit plus être une entente superficielle entre deux êtres qui ne se connaissent souvent même pas. Le plaisir ne devra plus être le but de l'amour, il n'en sera que le moyen, l'union des âmes devenant nécessaire aux amants pour une ivresse complète. La famille ainsi fondée de-

---

(1) A. LEO, Marianne, Paris, bureaux du "Siècle", 14, rue Chauv<sup>at</sup>, 1877, p.355.

viendra alors "le temple" de cette union sacrée, qu'aucun obstacle ne saura briser et qui saura enfin construire quelque chose de positif. Car le but de la vie, contrairement à ce que l'on pense généralement, ce n'est pas le plaisir, ce n'est même pas l'amour,

le but de la vie, c'est une oeuvre conçue dans l'idéal, que l'homme et la femme, appuyés l'un sur l'autre, et soutenus par l'amour, réalisent ensemble. Notre bonheur, écrit William à son ami Gilbert en parlant de son ménage, si grand qu'il soit, ne nous suffirait pas, si nous nous bornions à le savourer avec égoïsme. Il est pour nous une force, par conséquent un devoir de plus.(1)

Si le but "spirituel" du mariage est une "oeuvre conçue dans l'idéal", le but "naturel" est l'enfant:

...le résultat, le but naturel de l'union est l'enfant; l'enfant met vingt ans à devenir homme. Voilà, selon moi, les lois physiques, naturelles, qui établissent la monogamie, en dehors de toutes les raisons d'ordre moral qui y portent les esprits élevés, les coeurs sincères. Vingt ans de soins en commun, de joies, d'espérances communes sur un enfant, sur plusieurs, là se trouve, s'il en est besoin, l'attachement après l'amour, le lien naturel, fort et indivisible, comme l'être autour duquel il se noue.(2)

Ces deux êtres, unis par la même foi, doivent s'aimer, s'encourager, se consoler. La famille Audroit, Edith et William, Marianne et Pierre, Suzanne et Jacques, Mme de Carzet et le docteur Emile Keraudet, ne sont que des exemples d'unions en-

---

(1) A. LEO, Les Deux filles de M. Plichon, op.cit., pp.330-331.

(2) A. LEO, Marianne, op.cit., pp.355-356.

tre deux personnes qui ont le même désir de justice, la même foi dans un futur d'égalité. Ces personnages cherchent à améliorer les conditions de vie de la partie la plus pauvre et la plus ignorante de la population. Ce sont généralement des gens aisés, qui ont la possibilité d'aider matériellement leurs amis et de pourvoir à leur éducation. L'éducation est en effet un sujet de discussion très important pour André Léo: c'est en instruisant la femme qu'elle se rendra compte que son infériorité lui a toujours été imposée; c'est en s'instruisant que le peuple s'apercevra de sa puissance et de sa valeur, et qu'il voudra se gouverner lui-même, sans les intermédiaires qui l'ont toujours privé de sa liberté.

Dans plusieurs de ses romans, comme par exemple Aline-Ali, Attendra-Espérer, Jacques Galéron, la plus grande aspiration des protagonistes est en effet celle de fonder une école.

Vivre ensemble doit signifier s'élever ensemble, et de ce rapport constructif l'amour ne pourra pas perdre,

il s'augmente au contraire par des découvertes toujours nouvelles, par ce besoin profond que nous avons l'un de l'autre, par tant de bonheur échangé déjà, par tant de bonheur que nous nous gardons encore. (1)

Mais ce bonheur se réalisera à une condition seulement: l'indépendance des époux, le respect des actions de l'autre, de ses pensées:

---

(1) A. LEO, Les deux filles de M. Flichon, op.cit., p.349.

Nous ne nous sommes point absorbés l'un dans l'autre, continue William dans sa lettre à son ami Gilbert; l'absorption est un rêve, un despotisme; c'est la mort d'une âme. Nous sommes restés distincts et indépendants, autant que l'amour le peut permettre, c'est-à-dire que notre pensée a gardé toute sa liberté et que nos volontés ne relèvent que d'elles-mêmes. Edith n'est pas de celles qui se donnent une seule fois pour toute la vie; elle s'appartient, le sent et le fait sentir. Je suis toujours son amant et ne la respecte et ne la désire pas moins que le jour où, devenu libre, et sachant bien qu'elle m'aimait, je l'obtins pour fiancée. Elle est en face de moi comme les délices et le charme de ma vie; mais aussi comme un être libre et clairvoyant, dont le jugement m'est plus précieux que celui de tout autre, dont l'estime m'est nécessaire autant que l'amour. Les élans de sa tendresse me sont toujours une grâce, une faveur, et, je te l'avoue, je l'admire tant que je ne puis comprendre par quel miracle d'amour, ou quelle bonté de sa part, je suis précisément pour elle ce qu'elle est pour moi.

C'est que toute la raison de l'influence de l'être, vois-tu, est dans force et dans sa liberté. Pouvons-nous désirer ce que nous possédons? Non, et le triste secret de tant d'abandons et de satiétés est là. L'être qui s'appartient à lui-même, au contraire, est toujours notre arbitre pour ce que nous voulons de lui. Il porte en lui tout l'inconnu de ses résolutions futures, tout ce que l'indéterminé contient d'infini. (1)

Dans les familles où l'un respecte l'autre, où la femme et le mari s'aiment et travaillent, luttent, espèrent, se consolent, jouissent ensemble, l'on ne pourra pas craindre la dissolution du mariage, parce que

Quand deux êtres sont unis à la fois par un grand amour et par de communes croyances, leur mariage... c'est le roc solide,

---

(1) A. LEO, Les deux filles de M. Plichon, op.cit., pp.349-350.

inexpuisable, éternel, contre lequel se brise tout effort de l'Océan, du temps ou des hommes, et sur lequel fleurissent les plus douces choses que puisse créer le mélange des forces de la terre et de la rosée du ciel.(1)

Mais ce n'est malheureusement pas cela qui arrive dans les familles de l'époque: les mariages sont souvent décidés entre le père de la jeune fille et le fiancé, l'amour, qui paraît naître, se révèle toujours n'être pas solide, parce qu'on se marie sans se connaître suffisamment, parce qu'on songe seulement à la position sociale et économique qu'on aura après le mariage.

Dans les ménages qui se forment sur de telles bases la suprématie de l'homme ressort toujours. Elle se révèle dans les décisions les plus importantes, comme par exemple celles qui concernent l'éducation des enfants. La femme en souffre, naturellement, et le rapport entre les époux ne peut que se détériorer. C'est donc encore l'éternelle question de la prétendue infériorité de la femme qui revient, infériorité qui est la cause principale de la dissolution des mariages.

Un divorce et Aline-Ali dénoncent bien cette réalité. Le titre du premier de ces romans pourrait bien nous tromper: on pourrait en effet croire que cette femme hardie veut défendre le droit au divorce, droit qui n'existait pas en France à cette époque et que réclamaient les socialistes et les républi-

---

(1) A. LEO, Les deux filles de M. Plichon, op.cit., p.350.

cains. Au contraire, ici elle étudie très lucidement les conséquences du divorce: elle montre la détresse de l'enfant que le père et sa mère se disputent, la souffrance de la mère à la nouvelle de la mort du fils, douleur à laquelle elle ne sait pas survivre.

André Léo croit profondément dans le mariage, qui doit être indissoluble:

...l'amour, ou mariage, étant d'institution divine, est naturellement indissoluble. La loi civile ne peut l'établir; elle le constate; soit en vertu de la libre déclaration des deux époux, soit par l'acte de naissance de leur premier-né.(1)

Cependant, le divorce est admis en certains cas, surtout "dans ces unions menteuses, où l'un est victime et l'autre bourreau":  
(2)

...le divorce existerait de plein droit par la stérilité du couple, ou dans ces cas de crime et d'infamie qui dépouillent un individu de tout droit moral et le mettent au ban de l'humanité.(3)

Mais le divorce n'est pas, ne peut pas être, continue André Léo, le remède aux maux du mariage, "puisque'il en nie le principe et en méconnaît le but". Il vaut mieux remonter à la cause du mal. Il faut aborder différemment le mariage, il faut que l'amour devienne la condition nécessaire des unions.

---

(1) A. LEO, Un divorce, Paris, Librairie Internationale, 1866, pp.474-475.

(2) A. LEO, Ibid., p.476.

(3) A. LEO, Ibid., p.475.

De l'amour, que Dieu leur avait donné, les hommes ont fait la débauche. Eh bien! que le malheur donc, le crime et la honte règnent dans le mariage, et bouleversent la société jusqu'à ce qu'enfin on s'épouvante, et qu'ils renoncent à faire de l'acte le plus solennel et le plus grave l'enjeu de leurs orgueils et de leurs cupidités.(1)

Le mariage doit devenir un acte libre:

Qu'on fasse du mariage un acte libre, sérieux, sincère, alors on pourra condamner celui ou celle qui abjure son propre choix et enfreint un devoir sacré. Mais tant que la vanité, la cupidité, l'impudeur, feront du mariage leur oeuvre et leur instrument, fi des pudeurs de convention et des indignations hypocritiques!(2)

Il s'agit donc de moraliser le mariage et la famille. Sans doute, dans l'élaboration de cette pensée a eu une très grande importance le mariage d'André Léo elle-même avec Grégoire Champseix. Leur mariage fut heureux, parce qu'il était fondé sur l'amour. Bien qu'ayant duré peu longtemps, son souvenir est resté dans la mémoire d'André Léo pendant tout le reste de sa vie comme l'idéal que tout le monde pourrait et devrait réaliser.

### III.2.6. L'union des femmes

Mais la condition principale de l' "épuration" et de la

---

(1) A. LEO, Un divorce, op.cit., p.475.

(2) A. LEO, Aline-Ali, op.cit., p.38.

moralisation de la famille reste la résolution de la question de l'infériorité de la femme.

Toutes les femmes, les riches et les pauvres, doivent alors lutter ensemble pour leur émancipation, car enfin la formule "tous les hommes sont libres et égaux en droit" qu'avait proclamée la Révolution de 1789 doit être élargie à tout le genre humain, et donc à cette moitié de l'humanité qui ne jouit pas encore de ses droits légitimes et naturels.

Pour que les femmes puissent décider elles-mêmes de leur destinée, pour qu'elles soient libres et respectées, il faut qu'elles s'unissent toutes ensemble et qu'elles réagissent contre cette société qui les humilie. La riche ne doit plus avoir de la rancune contre la pauvre, ni la pauvre contre la riche. C'est seulement contre les hommes et contre la société qu'ils ont créée qu'il faut se révolter, contre ces mœurs dégradantes qui mortifient toutes les valeurs de la nature humaine :

J'ai vu que c'était une chose insensée que les femmes fussent ennemies, comme elles le sont, les unes des autres, et divisées en classes qui ne se confondent jamais, se méprisant ou s'injuriant seulement de loin. Car, vois-tu, dans cette exploitation infâme que l'on fait de la femme et de l'amour, leur intérêt, à elles toutes, est de s'unir et de se défendre. Quand une fille riche épouse l'ami d'une fille pauvre, elle ne commet pas seulement un crime contre l'abandonnée, mais contre elle-même, contre l'amour, contre la nature. Quand elles consentent à l'abandon et à l'avilissement des autres femmes, elles perdent elles-mêmes l'amour qui, traîné de la débauche au calcul immonde et menteur, n'existe plus... l'amour, qui devait faire l'honneur et le charme de leur vie, a péri pour

elles dans le naufrage de leurs soeurs pauvres, et il ne leur reste plus que le fantôme du mariage et de la maternité, un mannequin solennel dont l'âme est absente. Par l'égoïsme, la femme a perdu l'amour... Toute fille riche, si elle avait assez de coeur et de sens, dirait à toute fille pauvre: je fais alliance avec toi, ma soeur. Assez longtemps nous avons été trompées et exploitées l'une par l'autre. Unissons-nous: dans cette alliance nous retrouverons le bonheur et la dignité, l'homme retrouvera l'honneur et l'humanité l'amour.(1)

### III.3. L'instruction

#### III.3.I. L'instruction primaire

Mais la question capitale, celle qui commande toutes les autres, est la question de l'instruction.

Au début du XIXe siècle, l'ignorance était en France très répandue et aggravée par la haine des paysans pour l'instruction, qui la considéraient un luxe inutile.

Mais depuis le début du siècle l'instruction avait sans doute beaucoup avancé. Pendant la seconde moitié du siècle, en effet, une partie de plus en plus grande de l'opinion publique s'était convaincue de sa nécessité: suivant les directives du XVIIIe siècle, on recommençait à croire au progrès par les lumières. Seulement, le peuple, les paysans surtout, fréquentaient encore très peu l'école, et c'était peut-être justement à cause de cela qu'ils n'envisageaient aucune modification à y apporter. Les républicains, au contraire, luttèrent pour une école différente: ils la voulaient démocratique, libre, laïque, scienti-

---

(1) A.LEO, Marianne, op.cit., p.352.

fique. Les réformes à faire étaient vraiment nombreuses. Tout d'abord, il fallait en finir avec l'influence de l'Eglise dans l'école, influence qui avait été légitimée par la loi Guizot, en 1833, et par la suite, par la loi Falloux, en 1850.(1) Pour André Léo, c'était là

le vice le plus grave de l'enseignement actuel, celui qui me paraît avoir les conséquences les plus déplorables pour la raison et la moralité de nos enfants.(2)

Cette situation d'ingérence du pouvoir religieux dans l'instruction, qui durait dans la réalité depuis toujours, aura fin seulement en 1882, quand la loi Ferry rendra l'enseignement primaire laïque et obligatoire.

André Léo faisait elle aussi partie du grand nombre des Quinet et des Charles Renouvier, des Duruy et des Jean Macé, des Gambetta et des Jules Ferry, des Victor Hugo et des George Sand qui luttaient, chacun dans son domaine d'action, pour la réalisation de l'école laïque. Leurs positions ne coïncidaient pas toujours, mais, ce qu'il est important de relever, c'est

---

(1) L'article premier des "devoirs particuliers de l'instituteur" établis par la loi Falloux de 1850 disait textuellement: "Le principal devoir de l'instituteur est de donner aux enfants une éducation religieuse et de graver profondément dans leurs âmes le sentiment de leurs devoirs envers Dieu, envers leurs parents, envers les autres hommes et envers eux-mêmes."

(2) A. LEO, Observations d'une mère de famille à M. Duruy, Paris, A. Faure éd., 1865, p. 47.

qu'enfin on proposait en des termes clairs la question de la laïcité.

Ce qu'il fallait encore réformer dans l'école du temps, c'étaient les méthodes de l'enseignement, qui ne devaient plus s'appuyer sur la mortification de l'élève:

...les coups pleuvaient, et la fêrule, lanière de cuir plate, était l'attribut principal du maître qui ne pouvait compter que sur la peur pour imposer un début de sagesse.(1)

"Enseigner, c'est captiver l'attention" disait au contraire André Léo; "il n'y a pas d'autre moyen si l'on ne veut abêtir l'enfant, le faire souffrir et le dégoûter de l'étude."(2)

Il fallait ensuite apporter des changements pour ce qui concernait les livres de lecture, qui n'étaient, jusqu'aux environs de 1870, que des recueils de textes moralisants:(3)

Dans tous ces livres, on s'efforçait de provoquer l'adhésion à une morale qui reste le meilleur rempart de l'ordre établi.(4)

Ces livres se souciaient peu de la réalité psychologique de

---

(1)A.PROST, L'enseignement en France, 1800-1967, Paris, Colin, 1968, p.115.

(2)A.LEO, La famille Audroit et l'éducation nouvelle, Paris, E.Duruy, 1899, p.153.

(3)Aussi bien dans les écoles privées que dans les écoles publiques, où le catéchisme faisait partie intégrante du programme de Napoléon Ier à Jules Ferry, les livres de lecture étaient toujours édifiants.

(4)A.PROST, Ibid., p.121.

l'enfant, et ne visaient qu'à inculquer dans son esprit les "bons principes" de la morale chrétienne.

Contre cette "pédagogie", les laïques luttèrent pour qu'on apprit la morale naturelle, qui devait enseigner le respect de la personne humaine, la considération pour la science, l'admiration pour ses conquêtes passées et l'espérance d'en faire de plus grandes encore.

Les livres de lecture auraient alors dû enseigner aussi des connaissances utiles, et pas seulement des conceptions moralisantes. Ainsi en sera-t-il après 1870, quand "à la lecture édifiante a succédé la lecture instructive." (1)

André Léo était, elle aussi, convaincue de la nécessité d'apprendre à l'enfant des connaissances utiles. Mais elle ne s'est pas limitée à cela. En partant de ce principe, elle a élaboré son système éducatif, c'est-à-dire une série de règles à suivre pour réussir à intéresser l'enfant à la matière qu'il étudie, faute de quoi les livres, même instructifs, ne lui serviraient à rien.

La principale de ces règles, c'est de lui expliquer seulement ce qu'il ressent le besoin d'approfondir, en ne lui imposant jamais rien. Voilà comment André Léo nous expose elle-même sa pensée :

---

(1) A. PROST, L'enseignement en France, op.cit., p.122.

L'enfant est curieux; on le sait bien, puisque tant de mères se plaignent qu'ils questionnent sans cesse. Nous avons profité de cette disposition pour la satisfaire, en la guidant un peu, en la retenant par des images, des récits...qui ne sont pas des contes.(1)...Cependant leur curiosité s'arrête d'abord au nom de l'objet et à son usage. N'allez pas plus loin! Attendez que de nouveau il vous interroge. N'exigez pas de lui une attention qu'il n'a pas encore. L'abstraction n'est pas<sup>so</sup> fait.  
(2)

Par exemple, pour ce qui est de l'enseignement de la lecture, il ne faut pas contraindre l'enfant à l'attention, parce que de cette manière son imagination s'échappera:

Vous lui montrez des lettres, des signes immobiles, dont vous voulez faire quelque chose plus tard; quelque chose qu'il ignore, qu'il ne voit pas: son imagination s'envole et vous abandonne.(3)

Pour lui apprendre à lire, il faut lui faire comprendre avant tout le but et l'utilité de la lecture.

...mais l'instituteur, vis-à-vis de 50 ou 60 élèves, n'a pas même le temps d'y songer! Il faudrait leur donner la lecture vivante, accompagnée de figures qui mettent le mot sur les

---

(1)"Les contes, explique André Léo, c'est une perte de temps pour la vérité, et cela fausse l'esprit, en le poussant sur la route si fatale de l'ambition, du succès, du miracle par la faveur, dont le monde est gangrené. Car le héros du conte, dé pourvu de scrupules, s'élève toujours, soit pas la fée, soit par sa propre ruse et ses mensonges, à la richesse et au pu voir."(A.LEO, La famille Audroit, op.cit., p.204.)

(2)id.

(3)A.LEO, Ibid., p.153.

lèvres, la leur montrer partout, sur les titres, sur les boutiques, sur les annonces, au lieu de leur donner à disséquer son squelette avant qu'ils l'aient vue complète, en chair et en os. Les enfants ne sont pas des antiquaires, déchiffreurs d'hiéroglyphes, et cependant, selon la religion adoptée, on les met tout d'abord à même du rébus et de la difficulté. C'est la même triomphante idée qui fait apprendre le latin pour connaître le français!(1)

En associant l'image au mot, en le lui montrant écrit, l'enfant apprendra à lire aisément, sans le moindre effort:(2)

Il apprendra à lire, comme il a appris à parler, peu à peu, sans effort; car il n'en est pas capable. Votre tort est de les lui demander. Si les enfants du peuple sont plus longtemps à apprendre, généralement, c'est parce qu'on leur fait de la lecture une obligation et une torture, qui, parfois, les dégoûte de l'étude pour toujours. En refusant une attention absolue à des choses qu'il ne comprend pas et dont il ignore l'utilité, cet enfant défend sa vie, et votre combat contre sa répugnance est un combat contre la nature. Laissez-le tout d'abord se remplir de choses extérieures. Il les sondera plus tard. Vous commencez par la fin...(3)

Ne jamais rien imposer à l'enfant, donc, mais attendre qu'il soit prêt à de nouvelles connaissances.

Mais ce qu'André Léo reproche plus encore à l'école de son temps, c'est qu'elle n'enseigne pas la vérité:

---

(1) A.LEO, La famille Audroit, op.cit., p.153.

(2) André Léo est fier de rappeler que ses mêmes enfants apprirent à lire de cette manière, tout seuls, en comparant toutes les inscriptions qui leur se présentaient.

(3) A.LEO, Ibid., pp.204-205.

Ce qu'on enseigne à nos enfants n'est pas la vérité, n'est pas la lumière.(1)

Ce qu'on apprend à l'enfant, ce sont surtout les dogmes de la religion catholique, c'est-à-dire une "fausse morale", qui ne peut que lui nuire:

On ne sait pas à quel point l'éducation incohérente et menteuse qu'on inflige encore à l'enfant, trouble et désorganise en lui la raison humaine.(2)

Habitué aux mensonges, aux croyances absurdes et aux raisonnements grotesques, l'enfant pourra se sentir autorisé à penser que tout le monde est en train de lui mentir et il ne se fierá plus complètement à personne. En plus, il ne saura attacher aucun sens à ces paroles qui lui paraîtront des reproches ou des leçons.

Son esprit simple s'étonne presque toujours, constate André Léo, des histoires qu'on lui raconte à l'école. Souvent, par exemple, il se demande pourquoi, si Dieu est bon et juste, comment on veut le faire croire, il permet et justifie tant de crimes. Mais si dans la famille il partage avec ses parents ses doutes et ses incertitudes, que pourrait-on lui répondre?

...dire à cet enfant de rejeter ce qu'on lui enseigne, n'est-ce pas rendre éperdue cette jeune raison, dont le premier be

---

(1) A. LEO, Observations d'une mère de famille à M. Duruy, op. cit., p.7.

(2) A. LEO, La famille Androit, op. cit., p.154.

soin est un guide? N'est-ce pas ébranler à jamais en lui ce qu'il y a de plus honnête dans l'âme humaine, la confiance? Le forcer à ne plus se fier qu'à soi, à l'âge où le jugement ne peut exister encore? Le jeter enfin dans le délire de la suffisance ou dans la démoralisation du doute?(1)

Mais taire, cela est mauvais aussi, parce qu'en risque de voir égarer son esprit et dessécher son cœur:

Au lieu de les voir croître forts et sains, ..., j'ai vu leur esprit s'égarer en des voies obliques, incohérentes, et leur cœur, en même temps, se dessécher et devenir insensible pour tout ce qui serait, à mon sens, digne de le faire battre.(2)

Le problème fondamental qui se présente alors est de savoir quel est le but de l'instruction. Sans aucun doute, la vérité. Mais quelle vérité? Celle de la Bible et des livres saints? Car, en effet, c'est seulement cela qu'on apprend à l'enfant. On inculque dans son esprit toutes ces choses avant qu'il puisse les juger lui-même, et quand il aura l'âge de comprendre, il ne pourra plus croire à l'importance de la vérité, et il sera même incapable d'une analyse critique, puisque "la dernière chose qu'on s'occupe de lui apprendre c'est à réfléchir". (3) Or, la vérité qu'il faut lui apprendre, ce ne sont pas les dogmes ou les miracles: c'est la réalité, c'est la nature, ce sont les progrès de la science, c'est l'histoire des civilisations, c'est l'amour pour l'humanité, ce sont, enfin, les prin

---

(1) A. LEO, Observations d'une mère de famille, op.cit., p.9.

(2) A. LEO, Ibid., p.7.

(3) A. LEO, Ibid., p.39.

cipes de la Révolution.

Non plus la morale chrétienne, donc, mais de la science et une morale humaine, basée sur la foi dans le progrès et dans la raison de l'homme(1)

Ce merveilleux qu'il faut, dit-on, à l'enfant, donnez-le-lui, mais vrai; car c'est le seul beau et l'autre est impie... Dans l'histoire sainte de la nature, le merveilleux foisonne. Au lieu d'élever, contre toutes les lois de l'équilibre, les eaux en l'air, faites remarquer à votre jeune élève leur admirable système de répartition sur la terre et suivez-les jusque dans les souterrains secrets, où les va chercher la main de l'homme. Au lieu de changer la poussière en poux, montrez-lui ce que contiennent une goutte d'eau, une parcelle de terre, d'être vivants; déroulez sous ses yeux le système planétaire; qu'il mesure avec vous la distance d'une étoile à la terre et rêve de Saturne et de son anneau, de la vie des astres, des mondes infinis; de l'infiniment grand à l'infiniment petit, promenez cette jeune imagination, que vous voulez rendre émerveillée. Elle le saura sans cauchemars, sans absurdités, et ce qu'elle aura reçu, elle n'aura point à le rejeter plus tard en de pénibles convulsions d'esprit; mais les ébahissements de l'enfant serviront de base aux réflexions de l'homme.(2)

Déjà depuis Guizot on pouvait étudier, à l'école primaire, l'histoire et la géographie. Mais c'étaient là des ma-

---

(1) C'est là, rappelons-le, la même thèse qu'André Léo avait soutenue dans L'éducation et la bible, article dont on a déjà parlé.

(2) A. LEO, Observations d'une mère de famille, op.cit., pp.44-45.

tières facultatives, que presque aucun élève ne suivait. En effet, la lecture et l'écriture tenaient une telle place, et les enfants restaient si peu à l'école, qu'il était pratiquement impossible d'accéder à ces matières.(1)

Il fallait donc réformer les matières de l'enseignement, en réservant plus de place aux exigences de l'enfant, de manière à construire une école vraiment formative et éducative.

Pendant le second empire avait gagné du terrain la nouvelle pédagogie des Lepie, des Gréard et des Buisson, qui proposait une culture capable de concilier l'éducation et l'utilité. Cette école, sans renoncer à l'objectif traditionnel de la lecture, de l'écriture et du calcul, se proposait d'enseigner aussi "tout le savoir pratique dont un homme a besoin sa vie durant. D'où un aspect encyclopédique: il faut beaucoup d'histoire, de géographie, de sciences usuelles, pour faire un paysan avisé et un bon citoyen."(2)

On voulait donc privilégier la méthode de l'observation et de la pratique par rapport à l'exercice de la mémoire et de l'étude abstraite. C'était là l'opinion d'André Léo, qui croyait

---

(1)"En 1863 encore, le quart des enfants quitte l'école en sachant seulement lire et écrire et 13% n'ont même pas appris ces rudiments. Il faut attendre Duruy...pour que...l'histoire et la géographie deviennent matières obligatoires."(A.PROST, L'enseignement en France, op.cit., p.123.)

(2)A.PROST, Ibid., p.278. C'était l'autonomie de l'enseignement primaire qui permettait la liberté des programmes.

que la science devait être étudiée "au point presque exclusif de l'application", (1) sans toutefois rien enlever à la nature de sa poésie.

Mais, dans la réalité de l'école, les choses se passaient bien différemment: presque toujours les cours de science se réduisaient à l'étude d'un manuel ou d'un résumé, de sorte que les élèves n'apprenaient rien de nouveau, puisqu'ils lisaient des mots pour eux vides de sens. (2)

En pratiquant la méthode active, au contraire, on intéresserait l'enfant et on épanouirait son esprit: en lui présentant des programmes adaptés à lui, que sa spontanéité enfantine pourrait élaborer et comprendre, on l'habituerait à raisonner. Ainsi, quand il sortirait de l'école, il serait vraiment instruit, vraiment démocratique, il serait un laïque, et non plus un croyant.

Mais les instituteurs préféraient généralement adopter la pédagogie de la défiance, qui était pour eux la plus rassurante. Ils préféraient le "dogmatisme naturel de l'adulte enseignant", (3) qui consistait à tenir tranquilles les enfants, en leur donnant des devoirs et des exercices silencieux plutôt que des travaux de groupe, qui auraient risqué le tumulte.

---

(1) A.LEO, Les deux filles de M.Flichon, op.cit., p.345.

(2) Cfr. A.PROST, L'enseignement en France, op.cit., p.279.

(3) A.PROST, Ibid., p.281.

Toutefois, on pouvait trouver aussi des instituteurs qui aimaient intéresser les enfants, et qui laissaient de côté les dogmatismes et la foi pour laisser de la place à des expériences pratiques et à des lectures utiles. Mais ces instituteurs étaient aussitôt renvoyés, toujours persécutés par les personnalités du village, notamment par le curé, qui avait sur eux un pouvoir absolu.

Jacques Galéron, le héros du roman du même nom, personnifie un de ces instituteurs qui payent les conséquences de leur indépendance: il est suspendu de ses fonctions pour ne pas avoir voulu renier les paroles de son grand-père, qui blâmait l'état de choses actuelles, où tout, disait-il, est soumis à l'autorité de l'Eglise.

Faut-il donc, pour être instituteur, cesser d'être homme et déposer aux mains d'un prêtre que l'esprit de sa caste fait votre ennemi, sa conscience, sa dignité, son intelligence, ses affections, jusqu'à l'honneur de sa femme? Cet homme est tout et l'instituteur n'est rien... la bourgeoisie le dédaigne, les paysans le jaloussent, parce que, né parmi eux, il gagne son pain sans sueurs et fatigues de corps. (1)

Voilà donc son portrait, qui met en évidence ses rapports difficiles avec le curé et la solitude qu'il doit supporter dans le village, où tout le monde, du bourgeois au paysan, le dédaigne. Cette image de l'instituteur qu'André Léo nous a tracée correspond parfaitement à sa condition réelle, rappelée par

---

(1) A. LEO, Jacques Galéron, Paris, A. Faure libraire-éditeur, 1865, p. 152.

Antoine Prost dans son livre sur l'enseignement en France:

...désormais, le curé est assuré d'être soutenu au département plus qu'il ne l'était à l'arrondissement, et l'instituteur perd l'inamovibilité de fait que la loi Guizot lui avait donnée: force lui est donc de se soumettre au curé, s'il ne veut pas être démis, ou du moins muté... Dans certaines régions... c'était imposer à des instituteurs athées des pratiques contraires à leurs convictions, portant atteinte à la liberté des consciences.(1)

Contre cette réalité, il fallait réagir, en construisant un enseignement nouveau, qui eût pour but la formation d'un citoyen instruit, honnête, défenseur de la république et des droits de tous les hommes. En effet, pour André Léo, l'enseignement ne doit pas avoir comme but unique la formation d'un savant, mais il a aussi, et surtout, la fonction de former de bons citoyens, car seulement de cette manière la république pourra se dire solide et effectivement telle:

« Notre République actuelle... ne pourra être considérée comme inébranlable, sérieuse et vraie, que lorsque les générations nouvelles, les élèves de nos écoles, auront remplacé l'amour de la richesse et l'ambition d'être "premiers", par l'amour de l'égalité et de la justice entre tous les hommes; par l'ambition d'acquérir une large instruction, et d'être simplement de bons citoyens, défenseurs de leurs droits et de ceux d'autrui.(2)

L'étude de la morale, qui consiste à apprendre à respecter et à aimer la justice dans les rapports humains, sera ainsi au

---

(1) A. PROST, L'enseignement en France, op.cit., p.179.

(2) A. LEO, Le petit moi, Paris, M.Dreyfous éd., 1892, p.356.

si importantes que l'étude du vrai :

...nous devons étudier la morale, autrement dit, la science de la justice; afin de bien connaître nos droits et nos devoirs, de rendre à chacun ce qu'il <sup>est</sup> en droit d'attendre de nous, et de n'exiger que ce qui nous appartient -afin de savoir donner du bonheur à nos semblables, et de pouvoir en espérer d'eux en retour.(1)

Pour ce faire, les instituteurs doivent enseigner d'une façon plus réaliste l'histoire des civilisations, en mettant en lumière les défauts et les crimes des monarchies aussi bien que leurs grandeurs. Il faut enseigner à l'enfant l'histoire des masses aussi, de ce "peuple foulé, malmené, torturé par ses maîtres", (2)

Seulement si on a une vision complète de l'histoire, seulement si on connaît le chemin qu'ont parcouru tous les hommes, et non pas seulement les "grands", on saura bien choisir son parti, c'est-à-dire on saura être un vrai républicain. En effet, seulement de cette manière on apprendra à répudier la vanité d'être les premiers ou les plus grands et l'on respectera les droits de vraiment tous les humains.

Mais l'enseignement républicain d'après 1870 n'envisageait pas encore ce but, et c'est pour cela qu'André Léo le critique si vivement :

Le mal est dans la prime offerte à la vanité; et le tort en revient à l'esprit routinier de l'enseignement, qui, au lieu d'entrer dans la voie nouvelle indiquée par l'esprit nouveau, con-

---

(1) A.LEO, Le petit moi, op.cit., pp.221-222.

(2) A.LEO, La famille Androit, op.cit., p.88.

tinue à remplir les chaires et les livres d'histoire du haut mérite des rois sous lesquels ont vécu certains grands hommes, et la gloire des conquérants, ces assassins et détraisseurs de peuples! Ainsi, l'instruction, qui devrait détruire les superstitions antiques, ne sert qu'à les entretenir.(1)

Former des républicains doit donc être le but fondamental de l'instruction; mais l'école, organisée telle qu'elle l'était pendant le second empire, et même après 1870, non seulement ne formait pas de bons citoyens, mais elle ne réussissait même pas à intéresser la plus grande partie du peuple, qui ne la fréquentait pas.

La raison de ce manque d'intérêt, dit André Léo, consiste principalement dans le fait que le peuple, les paysans, surtout, n'y apprennent rien d'intéressant ou de vraiment utile:

Les discours officiels se félicitent des progrès de l'instruction primaire. Ils devraient dire à quoi elle sert. Quant à moi, je n'ai rien trouvé à répondre à ce paysan qui hier me le demandait.(2)

Et pourtant, c'est l'instruction seule qui peut délivrer le peuple de sa servitude: "l'instruction du peuple, tout est là désormais, et tout est vain sans cela."(3)

Mais, fait incontestable, le peuple ignorant refuse l'instruction, tandis que c'est précisément en s'instruisant qu'il pourrait se libérer. On dirait que c'est un contresens inexplicable, mais rien n'est plus inexact. C'est au contraire le résultat

---

(1) A. LEO, Le petit moi, op.cit., p.357.

(2) A. LEO, Les deux filles de M.Flichon, op.cit., p.282.

(3) A. LEO, Aline-Ali, op.cit., p.368.

tat d'une logique claire et calculée. Il suffit de considérer, en effet, que l'instruction primaire, fille de la Révolution, et espoir de la démocratie naissante, avait été suspecte dès l'origine au clergé et aux classes dominantes. Ces puissances, au lieu de chercher à la développer, ne pouvant pas la détruire, s'efforcèrent de la maintenir dans des bornes étroites, et surtout de la garantir de tout écart. C'est ainsi que l'école est devenue si contrôlée et ses programmes si rigide<sup>m</sup>ent imposés. On a voulu empêcher son libre essor, et l'on y est parvenu. On a voulu la rendre superficielle, ennuyeuse, et le résultat a été qu'on n'a pas compris son importance et sa puissance.

C'est ainsi qu'on peut s'expliquer ce fait étrange: le peuple qui, au lieu d'aimer et de désirer l'instruction, son arme de libération, la méprise et la désavoue.

En somme,

C'est l'ignorance qui, à tous ses degrés, est la source du mal en ce monde, et surtout chez ces déshérités de toutes richesses, qui ne savent pas même gagner leur pain noir, et qui pourtant, dans leur foi stupide, considèrent la science comme inutile et même dangereuse. J'ignore par quels moyens on pourrait établir une répartition équitable; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'en attaquant l'ignorance, j'attaque la cause de tout mal; c'est là que se porteront mes efforts.(1)

---

(1) A. LEO, Aline-Ali, op.cit., p.310.

### III.3.2. L'éducation dans la famille

L'instruction primaire, surtout tant qu'elle est ainsi organisée, ne peut pas former, toute seule, de bons citoyens. La famille doit commencer et compléter l'oeuvre de l'école. La question, rappelons-le, est de former des hommes conscients de leurs droits et de leurs devoirs envers les autres hommes, et instruits des connaissances nécessaires à tout humain curieux de connaître les secrets du monde dans lequel il vit.

Alors, comme dans l'éducation il n'y a "rien de plus profond que les premières impressions reçues", (1) qui déterminent presque toujours la vie entière, il faut que les parents se consacrent presque totalement à l'éducation de leurs enfants pendant leurs premières années de vie. C'est ce que fait la famille Androit, mais surtout la mère Adrienne, qui réserve plusieurs heures de sa journée à l'éducation de ses enfants. Elle leur enseigne les sciences, la zoologie, la botanique, les mathématiques, l'histoire, elle leur explique les origines de la terre d'une façon naturelle et parvient à parler de l'homme et de ses violences contre les autres hommes. Les enfants posent des questions, elle les incite à penser, à raisonner, et c'est comme cela qu'ils se rendent compte, eux aussi, par des raisonnements de leur pensée, des injustices de ce monde

---

(1) A. LEO, La famille Androit, op.cit., p.72.

et de la nécessité d'y donner un remède efficace: l'instruction obligatoire pour tout le monde.

Mais c'est dès sa naissance que l'enfant doit être l'objet des attentions particulières de la famille, qui ne doit cependant faire violence d'aucune façon à la nature de l'enfant, qui "s'ouvre à la vie" calme et tranquille:

Jacques, éclairé par ses parents, avait compris à merveille cette première éducation, toute de pieux respect pour l'enfant, ... lui laissant recueillir à sa guise, et à son heure, des notions qu'il amasse en silence et qui s'insinuent en lui, pour s'y développer lentement. Troubler par des cris, des grimaces, des soubresauts, cette germination calme et charmante du petit humain qui s'ouvre à la vie, c'est déchirer une fleur pour en hâter le développement. Respectez cette petite âme à son éveil, que chaque minute grandit. S'il souffre physiquement, les baisers, les caresses, le doux chant de sa mère, et le balancement de ses genoux suffiront à le calmer. Il n'a pas besoin de vos secousses.(1)

Il ne faut pas non plus faire preuve à son égard de ces "servilités qui s'élancent pour prévenir ses désirs":

...pas de ces adorations qui en font un petit roi! un de ces tyrans de naissance, que peu de temps après vous vous mettriez à frapper et tyranniser à votre tour, pour lui "refaire" le caractère, après l'avoir gâté. Respectez celui qui ne connaît pas encore nos sottises et nos vices; et ne les lui inculquez pas de force, ô barbares!(2)

Les parents ne doivent jamais imposer à leurs enfants leurs

---

(1) A. LEO, La famille Audroit, op.cit., p.40.

(2) id.

angoisses. Il faut être toujours charmants avec eux, "en maintenant le sourire sur ses lèvres et l'amour dans son regard".

(1)

André Léo nous donne encore bien d'autres conseils sur l'éducation des enfants. Elle combat les méthodes de l'éducation traditionnelle, "qui ne connaît d'autres moyens, pour avoir raison des enfants, que le mensonge, la peur et le châtiment."

(2) Appelés à devenir des hommes libres, les enfants ne peuvent pas être élevés en esclaves. On ne doit pas les frapper,

parce que "brutaliser un enfant, c'est le rendre brutal"; (3) cela signifie les voir facilement frapper à leur tour.

André Léo, tout en comprenant les causes qui portent souvent les mères à battre leurs enfants, ne trouve pas sensé de les justifier. L'analyse qu'elle nous propose fait rentrer ce problème particulier dans un autre problème plus vaste, mais lui aussi bien défini, celui de la maternité. L'ignorance de la mère à l'égard des exigences réelles de l'enfant est facilement démontrable par de nombreux exemples. C'est que les jeunes filles vivent la maternité sans avoir reçu l'indispensable préparation qui devrait les guider et les aider dans les rapports avec leurs enfants. Avec raison, André Léo accuse la société, qui ne se soucie point de porter remède à cette question fondamentale:

---

(1) A. LEO, La famille Audroit, op.cit., p.40.

(2) A. LEO, Ibid., p.67.

(3) A. LEO, Ibid., p.207.

Rien ne me semble mieux caractériser la coupable incurie sociale, que cet abandon du nouveau-né à l'ignorance de jeunes personnes, qui sont d'autres grands enfants, mariées presque toujours trop jeunes, et qui n'ont pas conscience de leur responsabilité.(1)

On devrait préparer les jeunes filles à la maternité

comme des aides des mamans -non pas comme servantes, mais comme amies- ou plutôt dans les crèches, nombreuses, et surveillées par des médecins.(2)

Mais la société ne songe même pas à programmer de tels cours. Ainsi la mère restera-t-elle ignorante des besoins matériels, mais aussi psychologiques, de son enfant:

Qu'on le veuille ou non, c'est la femme surtout qui fait l'enfant, non seulement de sa chair, de son sang et son lait, mais des soins qu'elle lui donne; de son caractère, de ses idées, des qualités et des défauts qui lui sont propres. La maternité, chez la femme du peuple particulièrement, est l'époque de sa vie la plus délicate et la plus critique; elle y arrive, généralement dépourvue du sens de ses devoirs et de la conduite qu'elle doit tenir à l'égard de l'être sensible et sensitif qui lui est confié. Elle a commencé par le gâter d'un luxe de soins, d'attentions, de sentiment, qui ressemble à un culte, dans les premiers temps, où il ne demande presque rien; puis, quand ses besoins sont éveillés, que ses fantaisies sont nées, elle, troublée par des soucis, trop souvent sollicitée par d'autres soins impérieux; tenaillée par les cris et les exigences de l'enfant; seule pour suffire à tout, et ne le pouvant -il est rare qu'elle ne cède pas à des mouvements d'impatience, de colère, qui l'emportent jusqu'à brutaliser le petit être; lorsque souvent il n'a le tort que de souffrir de coliques, ou de

---

(1) A. LEO, La famille Audroit, op.cit., p.207.

(2) id.

maux de dents. C'est d'ailleurs une légende populaire qu'on ne peut élever un enfant sans le frapper; le "corriger" comme on dit. (1)

Mais s'agit-il vraiment de corriger, ou plutôt d' "empirer", de rendre mauvais? Battre l'enfant, c'est

communiquer à la faible créature, ..., l'empire de la force contre le droit; faire passer dans ses veines le poison social, qui nous ronge encore; irriter ses nerfs si vibrants, qu'a-paiserait la douceur...

...En tout ceci, le lien d'amour entre l'enfant et la mère se relâche fortement. Il craint ses parents. Aime-t-on beaucoup ce qu'on craint? Les caractères énergiques se révoltent, ... Les faibles cèdent, et deviennent lâches. Ceux-ci sont tout prêts pour la servitude; ceux-là deviennent tyrans à leur tour. Et c'est ainsi que la monarchie et l'oppression se perpétuent; car elles sont implantées dans l'être. Et leur foyer, c'est la famille! (2)

En outre, en parlant un langage plus pratique, il faut admettre que les coups ne persuadent pas, et que si l'enfant frappé obéit pendant toute la journée, le lendemain on en sera de nouveau au même point. Ce qu'on doit faire, c'est convaincre l'enfant par le raisonnement, c'est lui faire comprendre, par exemple, que nos défauts nous nuisent d'abord à nous-mêmes, et non seulement aux autres. Quand il commet des fautes, il faut les lui faire réparer, ou par de l'argent donné, ou par des petits travaux utiles à la famille. Seulement en agissant de cette manière on lui donne le sentiment de la responsabilité,

---

(1) A. LEO, La famille Audroit, op.cit., p.207.

(2) A. LEO, Ibid., pp.207-208.

qui lui a toujours manqué et sans lequel la conscience ne peut pas se former.

Le raisonnement, voilà donc la voie unique capable de former et de fortifier l'esprit de l'enfant. Plus de fables, de contes ou de mensonges. Seulement la vérité.

A moins que l'enfant soit doué d'un caractère très particulier, il finit par se conformer aux habitudes et aux travers de la personne qui, soi-disant, l'élève.(1)

Il faut toujours alors faire attention à comment l'on agit à son égard, car si on lui ment, il mentira lui aussi, si on le frappe, il frappera lui aussi, si on lui parle mal, il fera de même. Tout comportement des parents aura sur lui effets certains: par exemple, si on lui raconte des fables absurdes, on fera naître en lui la peur, et il ne voudra plus dormir seul, même s'il ne sait pas précisément de quoi il a peur.

Si on le vante, on excitera son amour-propre:

Les enfants sont naïfs; ils croient tout ce qu'on leur dit, et cette habitude qu'on a de leur faire des compliments, excite faussement leur amour-propre.(2)

Il ne faut leur parler d'eux-mêmes, conseille André Léo, que pour les engager à bien agir.

En somme, si les parents respectent les droits de l'enfant, s'ils valorisent sa nature, simple et fondamentalement

---

(1) A.LEO, La famille Androit, op.cit., p.69.

(2) A.LEO, Ibid., p.III.

bonne, au lieu de la contraindre à des bassesses morales qui ne dépendent que d'une éducation fautive, l'enfant grandira respectueux des autres, conscient des limites de ses droits, et attentif à bien faire son devoir, il vivra à l'écart des peurs sans fondement, il sera, en somme, sain et vigoureux d'esprit.

Cette nouvelle éducation dont on a ébauché les principes fondamentaux, doit s'appuyer sur l'amour. C'est là, en effet, le secret du bonheur et de la paix dans les familles. Où l'amour n'existe pas, il est impossible de parler de compréhension et de respect.

Le petit moi veut être la démonstration de cette thèse. Pierre, élevé d'une façon traditionnelle, c'est-à-dire à force de coups est un enfant égoïste, qui ne songe qu'à son bonheur et qu'à ses plaisirs. Il prétend être toujours servi en tout par ses parents, qu'il ne respecte pas. Seulement une éducation fondamentalement différente, celle que lui donnera Mlle Elise Conscience, son institutrice, pourra changer son caractère. Ainsi deviendra-t-il généreux, il aidera ses parents et il les consolera de leurs peines. Ceux-ci changeront tout naturellement eux aussi d'attitude envers Pierre, qu'ils traiteront désormais sans méfiance.

La fin, édifiante, est significative. Si on les aime, les enfants comprendront mieux leurs parents, et les parents, à leur tour, leurs enfants. Non plus égoïstes, les enfants sentiront alors combien est touchant le dévouement dont ils se

voient l'objet, et ils rendront tout naturellement confiance et obéissance à leurs parents.

Mais revenons aux droits de l'enfant, que les parents doivent respecter. C'est la Révolution qui a voulu les préciser: l'enfant, a-t-elle proclamé, doit être aimé, soigné, secouru dans sa faiblesse, préservé dans sa santé, entouré de bons exemples, instruit. Ce qu'on lui doit, dit André Léo, c'est, en somme, le droit à la vie, nécessaire au libre développement de tout être.

Avant la Révolution, continue notre écrivain, la loi n'intervenait pas dans les cas où le père se vengeait sur le fils de ses mécontentements. S'il était ivrogne, par exemple, et qu'il battait son fils, il n'y avait pas de loi qui pouvait défendre l'enfant. Sous prétexte du respect de la famille, on n'intervenait pas dans les cas où l'enfant devenait un martyr. Maintenant, au contraire, le père est puni, il est emprisonné, et, s'il persiste, on peut même lui enlever l'enfant.(1)

Toutefois, même si la Révolution a légitimé les droits de l'enfant, dans la réalité ils ne sont pas toujours respectés. Ou mieux, on donne de l'importance surtout, et trop souvent seulement, aux besoins matériels de l'enfant, sans s'intéresser beaucoup de son instruction, ni de sa conduite envers les autres hommes. L'éducation morale est considérée secondaire,

---

(1) Cfr. A. LEO, Le petit moi, op.cit., pp.336-338.

tandis qu'elle est pour l'enfant aussi importante que son ins  
truction générale, qui est, du reste, elle aussi, trop souvent  
négligée.

En conclusion, on peut affirmer que c'est une chaîne inin  
terrompue que celle du manque d'instruction: les parents igno  
rants, ne comprenant pas son importance, la renient et l'inter  
disent à leurs enfants, qui, croissant ignorants à leur tour,  
se comporteront de la même façon avec leurs propres enfants.  
Il faut donc remonter à la cause fondamentale de ce mal: il  
faut rendre l'école plus intéressante et vraiment formative.  
Seulement alors on ira volontiers à l'école et l'on en sorti-  
ra réellement éclairé, réellement démocratique, car on aura ap-  
pris non seulement la science, mais aussi la morale humaine.  
Voilà en effet le but fondamental de l'instruction, pour la  
poursuite duquel instituteurs et parents doivent travailler en  
semble: la formation de l'homme démocratique, capable de re-  
nouveler la société, en renversant ses injustices.

*A M<sup>me</sup> Ste Genevieve  
Le Bonmage de Nantes  
André Léo*

Une dédicace autographe d'André Léo